

A S. EXCELLENCE

M. AUGUSTE TRÉFORT

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

MARIO PROTH.

Paris, le 1^{er} Mars 1886.



LE VOYAGE
DE LA
DÉLÉGATION FRANÇAISE
EN HONGRIE

LE VOYAGE
DE LA
DÉLÉGATION FRANÇAISE
EN HONGRIE

ARTICLES PARUS DANS LE «MOT D'ORDRE» ET DANS LA
«GAZETTE DE HONGRIE»

PAR
MARIO PROTH

EN HONGROIS ET EN FRANÇAIS



BUDAPEST,
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ PALLAS.
1886.



I

Gai départ, joyeuse traversée. Nous étions quarante dans le train capitain. Il y en avait des jeunes, des vieux, des blonds, des bruns, des gris, des blancs, des mûrs, des précoces. Il y avait, vous le savez bien, Lesseps, et il y avait Coppée. Il y avait une délégation de *l'Association littéraire et artistique internationale* avec son président en tête, Louis Ulbach. N'est-ce point elle, en effet, qui depuis quelques années mène le branle de toutes ces visites entre écrivains et artistes de tous pays, les meilleurs diplomates en somme, car ils préparent l'avenir, c'est-à-dire les Etats-Unis d'Europe, bien lointains encore, mais déjà certains? Il y avait la peinture: Tony Robert-Fleury, Georges Clairin, Escalier. Il y avait la musique: Massenet, Leo Delibes, Armand Gouzien. Il y avait le colonel Lichtenstein. Il y avait la grande industrie française dans la personne de M. Arbey. Il y avait la science française dans la personne des docteurs Robin et Pozzi. Il y avait la grande presse parisienne. Il y avait . . . mais vous savez tous les noms, et plus d'un sans doute au cours de notre voyage se retrouvera dans nos citations.

A la gare de l'Est, M. Szemere, le délégué hongrois,

nous mit à la boutonnière un insigne spécial, gentiment colorié, aux couleurs et aux armes de la Hongrie.

M. Szemere est une des curieuses figures de la littérature hongroise. Son père s'était rallié et dévoué à la République hongroise. Président du conseil des ministres de Kossuth, condamné à mort, exécuté en effigie, il s'était réfugié à Paris, où naquit son fils. Pris de nostalgie, il rentra en Hongrie, sans amnistie, et mourut rapidement, frappé d'aliénation mentale. Sa femme le rejoignit dans la tombe. La première enfance de son fils s'écoula sous le toit du couvent des Oiseaux, où ses deux filles étaient élevées. Puis le jeune Attila de Szemere fit ses premières études à Sainte-Barbe, et quand on le ramena en Hongrie, on le dut isoler pour lui apprendre sa langue maternelle, qu'il écrit et parle aujourd'hui de fort aimable manière, sans avoir oublié ni négligé sa langue d'adoption. Critique d'art, feuilletonniste théâtral, c'est ainsi qu'il a fait ses débuts. La politique aujourd'hui l'appelle, et il sera, nous dit-on, prochainement député. On ne pouvait, n'est-ce pas ? envoyer auprès des Parisiens un meilleur interprète, et il s'est acquitté de sa délicate mission avec une constante bonne humeur, un habileté et une tact qui lui ont conquis l'amitié reconnaissante de tous les quarante du train capitain.

Puis chacun reçut, attention nouvelle et bienvenue, une brochure fort utile et intéressante : *Les travaux publics de Budapest* (1868-1882), par le Dr Alexandre Országh, conseiller ministériel, député du Parlement hongrois, membre du Conseil des travaux publics et du Conseil municipal de Budapest.

Le train partit, le restaurant de l'Express-Orient fut en-

vahi, et de suite l'on s'amusa fort pour ne point perdre de temps. Grâce en soient rendues à l'entraîn sans pareil d'Armand Gouzien et aussi de Georges Clairin, qui montèrent aux illustres des scies rimées d'une verve parisienne étourdissante.

La cause était gagnée. La gaité, la vraie bonne gaité française avait pris possession sans coup férir de l'Express-Orient. Elle s'y maintint quand même à travers la maussade Allemagne, où la vue de quelques hulans caracolers ne fut point pour nous mettre en joie. Elle reprit dès la frontière autrichienne tout son brio, tout son aimable tapage. Envieuse et malveillante en Allemagne, la curiosité des habitants, attirés par le passage de Lesseps, se fit, dès Simbach, instantanément courtoise et sympathique. En Autriche déjà la France a tant d'amis instinctifs, ou convaincus. Et nous approchions de la Hongrie, dont tous les fils sont pour nous des frères enthousiastes.

On le vit bien dimanche matin à notre arrivée à Szobb, vers trois heures du matin. Nous devions quitter là le chemin de fer pour monter sur un bateau à vapeur nous conduisant à Budapest, par le Danube. Charmante combinaison, d'une fort légitime coquetterie nationale, qui nous ménageait une arrivée pittoresque et magnifique dans la capitale du royaume de St-Etienne. A Szobb, des voitures nous attendaient à la gare, et nous menèrent à une délicieuse villa hongroise sur les bords du Danube, propriété d'un sénateur, M. de Lutzenbacher. Là, une belle surprise nous était préparée. Après la réception cordiale des maîtres du logis, une charmante jeune fille nous vint distribuer des bouquets à tous. Chacun des bouquets portait cette suscription : «Soyez les bienvenus en Hongrie,

dans ma seconde patrie. Permettez que votre compatriote vous la souhaite, qui, en 1870, après la guerre, est restée orpheline, et, par la bonté de M. et Mme de Lutzenbacher a trouvé un asile dans ce beau pays.» Anette Baille, née à Lunéville, en France.

Mlle Anette Baille est en effet la fille d'un Français, cordonnier à Lunéville, patriote qui fut massacré par les Prussiens en 1870, et dont la femme mourut folle de douleur. Demeurée orpheline à l'âge de sept ans, elle fut recueillie par M. de Lutzenbacher, et élevée, comme l'enfant de la maison, par amour pour la France. Quand elle eut les mains vides de fleurs, elle nous improvisa le petit discours que voici :

« Je suis heureuse que le sort m'ait choisie comme première en Hongrie, pour vous souhaiter la bienvenue. Soyez persuadés que vous êtes réellement les bienvenus. La sympathie que les Hongrois éprouvent pour les Français ne doit pas vous sembler apparente seulement. Non, loin de là, elle est vraie, franche et sincère ! Moi, plus que toute autre, je peux vous prouver que je vous dis la vérité, car j'ai l'expérience de quinze années que j'ai passées avec eux. Restant orpheline après la guerre, j'ai été accueillie avec bonté par mes excellents bienfaiteurs, M. et Mme de Lutzenbacher, qui, en m'élevant, n'ont pas oublié de m'apprendre à connaître et à aimer ma chère et belle patrie, et qui, au lieu de détruire le sentiment d'amour que j'avais pour elle, ne faisaient que l'accroître en m'en parlant toujours. Aussi je leur en serai reconnaissante toute ma vie. Je souhaite, très honorés compatriotes, que pendant le séjour que vous faites en Hongrie vous appreniez à connaître le cœur hongrois, et qu'après, vous

vous sentiez animés des mêmes sentiments que j'éprouve pour la Hongrie. Soyez sûrs que de leur côté ils feront leur possible pour vous prouver que vous êtes les bienvenus, en vous traitant en frères. Ils se font un honneur que vous avez bien voulu vous déranger pour voir leur pays. Ce n'est ni un discours, ni un toast que je vous porte. Non, ce sont les paroles d'un cœur sincère, d'un cœur français qui déborde d'amour pour sa seconde patrie et qui, loin de renier la première, vit et mourra pour les deux. Je répète encore une fois, très honorés compatriotes, soyez les bienvenus dans ma chère et belle Hongrie.»

A quelque distance de Budapest, des embarcations paivoisées se dirigent vers nous. Nous entendons les cris de : *Vive la France!* auxquels ripostent les *Éljen!* et les : *Vive la Hongrie!* Une députation de la ville de Vác monte sur notre bateau, et, d'une voix vibrante et chaude, un des premiers élus de la ville, s'adressant à M. de Lesseps, lui dit, au nom de ses concitoyens : Honneur au génie et à la science français, représentés par vous de la grande France, en notre cher pays! *Vive la France!* *Vive la Liberté!* *Egalité!* *Fraternité!*

Des scènes touchantes, et que vous devinez, ont suivi cet épisode. Tous les Français avaient les yeux pleins de larmes.

Quant à l'arrivée à Budapest par un soleil éclatant, je renonce à vous la décrire. Les quais, les ponts sont chargés de monde, les rues sont pleines. M. Pulszky, l'illustre patriote et savant, est au débarcadère à la tête de la Société des gens de lettres. Il nous souhaite la bienvenue, ainsi que le maire de Budapest, en d'éloquents et

chaleureuses paroles. Des voitures nous emmènent à travers des flots de population enthousiaste. On nous tend les mains. *Vive la France!* s'échappe de toutes les poitrines. On le crie dans la rue, par les fenêtres, dans les voitures publiques. C'est du délire, un puissant, un saint délire.

Ah! si la France savait!

II

Les fêtes se succèdent, les enthousiasmes, les fraternisations, de jour en jour non pas, mais d'heure en heure. On a décidément chez les Hongrois bonne confiance en la constitution physique des Français, et je vous jure qu'à notre retour nous devons être considérés comme des hommes de granit et d'acier combinés, à l'épreuve de toutes les fatigues, de toutes les insomnies, de toutes les abondances et de toutes les privations.

A peine débarqués dimanche, (ô l'inoubliable débarquement!), l'on nous attendait à la Société des gens de lettres autour d'une table généreusement servie. Là, les toasts n'ont point chômé, ni les effusions, les bienvenues, les reconnaissances, les embrassades, car nous sommes pour une bonne part des franco-hongrois déjà récidivistes. Beaucoup ont parlé, Hongrois et Français. Disons-le vite : le président de *l'Association littéraire internationale*, Louis Ulbach, n'a jamais été mieux inspiré, et ce n'est pas peu dire. Le président de la voyageuse Association n'a-t-il point créé de toutes pièces à notre usage une éloquence fort originale? Ce serait à notre sens,

une des choses curieuses et typiques de ce temps que le recueil des toasts de Louis Ulbach, dans toutes les capitales d'Europe, un cours charmant, souple et indéfiniment varié de géographie politique et littéraire, dans le dernier quart si fécond du dix-neuvième siècle.

Après le déjeuner de la Société des gens de lettres, une course folle à travers cette Exposition Nationale de Hongrie dont notre presse française a si peu parlé ou point, qui demeurera un événement historique de haute importance, digne de l'attention de tous les esprits encyclopédiques et prévoyants de notre époque, et à laquelle je consacrerai en rentrant à Paris une étude rapide, mais très attentive, opportune et raisonnée. Le soir, nouveau banquet offert par la Société des gens de lettres et artistes hongrois, sous la présidence du grand écrivain, Jókai. A la place de chacun, un joli petit vase de majolique hongroise portant le nom de l'invité, la date et le menu. Et le soir, nous avons revu, et de tout notre cœur nous avons applaudi, au théâtre de Buda, la grande, très grande artiste Blaha, toujours jeune, toujours vibrante, en qui se personnifie le génie populaire de la Hongrie. Elle a joué pour nous, et avec quel entrain, quel charme puissant et magistral!

Lundi, nous avons déjeuné dans la *Cave Centrale*, l'Entrepôt général de Budapest. Le soir, au grand kiosque de l'Exposition, l'excellente musique militaire n'a joué que de la musique française. Et toujours les *Éljen!* et les vivats à chaque détour de rue. La soirée de mardi restera un des souvenirs les plus merveilleux de notre existence. Au Théâtre National, devant salle comble, on a joué en hongrois, le *Luthier de Cremona*, de Coppée, *Un mon-*

sieur en habit noir et *Une tempête sous un crâne*, d'Abraham Dreyfus. Le Théâtre National de Budapest a des artistes de premier ordre, à commencer par la belle Mme Pulszky, la nièce de l'illustre directeur du Musée National. Elle a prodigué dans le *Luthier* et dans la *Tempête* toute son âme, toute sa verve, toute sa beauté. Coppée et Dreyfus ont dû revenir trois fois, sur la scène, après chaque acte, avec leurs interprètes. M. de Lesseps a eu sa part de cette ovation étourdissante, qui recommencera de plus belle demain soir à l'Opéra, où la Danse et la Musique françaises seront acclamées dans les œuvres et les personnes, très populaires en Hongrie, de Léo Delibes et Massenet. Puis, entre deux haies de Magyars criant : *Vive la France!* les voitures de la Ville nous ont emmenés au Musée National. Fort beau musée qui nous apparut comme un véritable Olympe, avec son éclairage électrique et ses guirlandes de lierre et de fleurs se balançant de l'une à l'autre des blanches statues. Des chœurs superbes accueillirent notre entrée. Après les chœurs les tziganes, une des meilleures troupes, dont les archets ne se sont point arrêtés une seconde, mêlèrent dans une immense *csárdás*, jamais interrompue Français, Hongrois, et belles et adorables Hongroises. A trois heures du matin, nous quittâmes le Musée National, enchantés, brisés, moulus, ravis. Ah! le terrible, ah! le merveilleux peuple!

Mardi, déjeuner à la Redoute; grand bel édifice municipal, où se donnent des fêtes magnifiques et les bals masqués du carnaval. Ce déjeuner, auquel assistent l'ambassadeur de France, M. Foucher de Careil, et le consul général, M. Belle, est offert par la Ville. Et nous partons pour l'île enchantée, la fameuse île Marguerite, au milieu

du Danube, un des séjours les plus ravissants de la terre, un des établissements thermaux les plus célèbres du monde entier. Nous sommes les invités de l'archiduc Joseph, l'heureux propriétaire de cet Eldorado, et le comte Zichy préside un banquet à nous offert par le prince. Cette fois, la France officielle dit un mot, et, je dois le dire, un mot juste et bien venu. M. Foucher de Careil porte un toast excellent à la Hongrie : à la poésie, ce pain des forts ; à l'art, ce lien des nations. Les tziganes nous enlèvent en des régions inédites et quasiment extra-terrestres. Léo Delibes et Massenet sont au dix-huitième ciel... Et il y en a pour huit jours encore de cette vie-là ! La province nous attend avec des préparatifs étonnants. Nous commençons à craindre pour notre raison, surtout pour notre santé. Je n'en puis plus. Grâce !

Et le soir, nous voici au superbe Grand Opéra de Budapest. La salle est comble, le boulevard est plein, nous arrivons en triomphe. Leo Delibes dirige l'orchestre pour sa *Coppelia*, Massenet pour son *Herodiade*. Que de couronnes ! que de rappels !

Je termine cette lettre par le trop rapide récit d'une manifestation grandiose, et d'une importance historique incontestable. Ce matin, mercredi, les Français se sont rendus à la statue de Petöfi Sándor, le grand poète national, mort à vingt-six ans sur le champ de bataille de l'indépendance. On n'a jamais, vous le savez, retrouvé son corps. Il a une statue, et point de tombeau. Nous avons porté sur nos épaules une couronne énorme aux couleurs de la Hongrie. Nous étions tous en tenue officielle, habit noir, cravate blanche. Au pied de la statue, M. de Lesseps, paré de son grand cordon, a prononcé un discours très

simple et viril, le salut de l'homme-action au poète d'action, du grand Français au grand Hongrois. Coppée a récité les beaux vers par lui improvisés la veille. S'ils ont été accueillis par de formidables *Éljen!* je n'ai besoin de vous le dire.

Et nous avons attaché la couronne à la statue de Petöfi.

Pulszky, en quelques paroles, a résumé toute la manifestation dans ce cri répété par quinze mille assistants: *Vive la France!* Et c'est Pulszky encore qui l'a dit: «Ceci est un événement historique!» Parmi les assistants, beaucoup pleuraient, tous répétaient l'hymne national, et des voix fortes entonnèrent la *Marseillaise*. Aujourd'hui, je ne veux rien ajouter.

III

Le banquet d'adieu de la Ville de Budapest aux Français, célébré mercredi soir dans un grand restaurant de l'Exposition, a été fort brillant. Les toasts ont été, comme vous le pouvez bien penser, nombreux et animés, la plupart bien venus et très applaudis. Tout le monde a un peu donné du sien ce jour-là. La science, l'art, et M. Jules Grévy, président de la République française, ont eu chacun leur tour.

Un toast à Jules Grévy, Président de la République française, a été porté par M. Pulszky, le grand patriote, le grand savant. Tous les assistants se sont levés, et ont applaudi avec un rare ensemble. Il y a là, par parenthèse, un exemple que nous devrions bien suivre. A l'é-

tranger, chaque fois qu'on joue l'air national, ou chaque fois qu'un toast est porté au chef de l'Etat, toutes les personnes présentes l'écoutent debout. Il nous plairait que l'on prit en France l'excellente habitude de se lever et de se découvrir chaque fois que la *Marseillaise* est jouée, ou que l'on porte la santé du Président. Inutile, n'est-ce pas? de vous développer nos motifs. Ils sont assez évidents.

Parmi les toasts, il en est un qui a fait quelque bruit dans la presse hongroise, c'est celui de M. Arbey, notre compatriote et compagnon de voyage, qui possède une importante usine dans un comitat hongrois. Répondant à un compliment très flatteur de M. le comte Zichy, le vice-président de l'Exposition hongroise, il a très bravement abordé la question économique.

Messieurs, amis Hongrois,

Exposant français dans la section internationale de votre si riche exhibition hongroise, propriétaire d'une exploitation forestière dans le comitat de Zemplin, j'ai l'insigne honneur de répondre aux paroles si flatteuses de M. le comte Zichy qu'il a bien voulu adresser en ma personne à l'industrie française.

Assez d'ennemis ou de jaloux peuvent commettre des efforts pour nous scinder dans la politique des intérêts!

Mettons-nous donc sur nos gardes, et, malgré notre confiance en l'avenir, prenons les mesures nécessaires.

Nos gouvernements ont sagement agi. Le tunnel de l'Arlberg a été percé; et, sans transit superflu, nos deux commerces, nos deux industries se serrent les mains.

Vos matières premières, dont la richesse est incommensurable, deviendront fort lucratives, et votre industrie, si pleine de vie à son aurore, écoulera sûrement vers l'Occident ses produits déjà empreints de style original et de goût exquis.

Mais l'illustre maître en l'art de supprimer les obstacles et par

suite les distances, notre vénéré M. de Lesseps vous dira que le percement ne suffit pas, et qu'il faut songer à l'établissement des tarifs, à la guerre des tarifs.

C'est là qu'apparaît la politique des intérêts, dont les trames sont souvent ourdies par les jaloux du bonheur des autres.

Suppliez donc vos députés, votre gouvernement, amis Hongrois, de fixer au mieux des intérêts communs, c'est-à-dire, aux prix les plus bas, nos transports internationaux à travers le tunnel de l'Arberg.

Je sais bien — et, nous en causions hier avec l'honorable Président de votre Chambre commerciale, — que sur l'autre facteur de nos relations commerciales, les tarifs douaniers, un incident s'est produit. Il s'agit de cette prétendue défense de nos agriculteurs, producteurs de blés.

Mais, soyez rassurés ; il n'y a là qu'un incident, un nuage, qui, dissipé avant peu par l'arrivée de nos nouveaux élus, laissera notre ciel commun aussi bleu que votre majestueux Danube.

Et, en homme convaincu de l'abaissement progressif des surannées barrières de douane, en industriel qui croit être patriote et humanitaire en souhaitant l'épanchement au-dehors des produits fabriqués dans son cher pays, mais avec réciprocité à l'égard des matières étrangères et des industries nouvelles naissantes dans les contrées amies, je vous affirme que l'incident signalé s'évanouira, et que la France agricole se transformera facilement, sous son climat si varié, et que revenue bientôt de l'alarme légitime causée par l'envahissement transatlantique, elle redeviendra riche par le travail et l'ingéniosité.

Pardonnez, Messieurs, amis Hongrois, de faire diversion à nos épanchements, à nos joies si pures, si cordiales.

Mais, comme nous le disons en notre pays, ce pays que les jaloux du bonheur des autres, appellent un pays léger, il faut parler pratique. Je demeure persuadé qu'ils sont de mon humble avis, les Hongrois, si intelligents, qui portent vers l'activité industrielle l'énergie magyare, déjà tant développée sur les champs de bataille de votre liberté conquise !

Je bois donc à ces devins de l'avenir, les promoteurs de l'expansion commerciale et industrielle de l'aimable peuple hongrois ! à M. le

président Matlekowits ! à M. le comte Zichy ! au général Türr ! En un mot à l'avenir de l'industrie et du commerce hongrois.

Et puis, vers la fin du repas, l'on nous a présenté, avec accompagnement de Madame sa mère, la jeune femme qui a remporté le fameux Prix de beauté. Elle nous a paru jolie, rien de plus, et sa physionomie n'indique point à notre sens une intelligence d'une vivacité étonnante.

Une heure après, un convoi spécial nous emmenait tous dans la province hongroise, salués par les vœux ardents d'une très-nombreuse société accourue à la gare. Nous passons la nuit tant bien que mal dans ces bons wagons de première classe des lignes hongroises, fabriqués en Allemagne, c'est vrai, mais plus favorables au sommeil relatif que les sleeping-cars de la Compagnie belge. De temps en temps nous sommes tirés de notre somnolence par les *Éljen!* et les *Marseillaise* qui éclatent dans les gares. Cela se calme quelques heures, puis recommence de plus belle dès la prime aurore. A Rozsnyó, le professeur Tölgyi, bourgmestre, nous souhaite la bienvenue en français, et c'est Coppée qui lui riposte.

A Dobsina, le maire nous attend avec son conseil. C'est le comte Manó Andrassy, frère cadet de l'ancien ministre, le plus riche de la célèbre famille. Il paie 75.500 florins d'impôt. Le comte Andrassy nous rappelle la manière fraternelle dont furent accueillis en France, au temps jadis, les émigrants hongrois. Nous faisons à la mairie un excellent déjeuner qui nous est servi par des dames de Dobsina. J'ai dit : des dames. Dobsina, dans le comitat de Gömör, au nord de la Hongrie, est une des villes les plus riches du royaume de Saint-Etienne, et sa population compte 16,000 habitants. Le pays d'alentour abonde

en mines de fer. et les mineurs, dans leur pittoresque tenue de parade. nous font la haie avec les sapeurs-pompiers, aux abords de l'Hôtel de Ville. Nous partons de Dobsina dans les voitures envoyées par le comte Andrassy, et maint autre seigneur des environs. Tout le long de la route, tziganes débraillés, à peu près nus, mendiants cyniques, slovaques doux, résignés et travailleurs, nous apparaissent par groupes. Ceux-ci nous saluent, ceux-là nous importunent.

Nous suivons la belle vallée de Stratzina, et nous montons à travers les bois à la Grotte de glace «Dobsinai-Jégbarlang», récemment découverte par un ingénieur hongrois, une merveille peu connue encore du peuple inquiet des touristes, à qui nous la recommandons de grand cœur. Caverne immense à deux étages. Le premier s'appelle le Salon, le deuxième l'Enfer. Colonnes de glace, murs de glace, longues larmes énormes, gelées et pendantes ; effets merveilleux qu'augmentent les jeux de lumière du magnésium incandescent. L'Enfer surtout, très profond (130 marches), est d'un aspect terrible et grandiose. Exactement, comme nous le fait remarquer Pulszky, le cinquième cercle du Dante. Au sortir de la Grotte de glace, on redescend à la Restauration, on déjeune épiquement, bruyamment, fraternellement, on achète des bibelots. Et l'on rejoint les voitures, et l'on gravit les Carpathes. Vous avez lu déjà dans votre existence quelques descriptions de montagnes, et je vous épargne les miennes. Nuls horizons plus vastes, nulles échappées plus variées ne nous sont jamais apparus.

Nous nous dirigeons vers Tatrafüred, une des plus jolies et des mieux situées parmi les stations minérales, si

nombreuses dans la belle Hongrie. Nous gravissons, dis-je, les Carpathes lentement, toujours enveloppés dans un incessant tourbillon de poussière olympique, brûlés par un soleil caniculaire, toujours heureux, toujours fêtés, toujours émus et ravis. Chaque passant est un ami, chaque village, chaque hameau est une station triomphale. Je ne sais plus où, au bord du chemin, trois petites filles guidées par leur mère, agitent trois mouchoirs, un blanc, un bleu, un rouge, en criant : *Vive la France!* A Granovitz, sur une blanche maison paysanne, on lit de très loin : *Vive Lesseps!* Des dames en fraîches toilettes guettent sur le chemin l'arrivée des voitures françaises, et les bombardent de fleurs. Nous ne savons bientôt plus où loger nos bouquets, nous en avons à toutes nos boutonnières, tout au tour de nos chapeaux, plein nos poches. Quelquefois à notre tour nous fleurissons les dames. Quelquefois nous descendons, et ce sont alors des effusions, des attendrissements inénarrables. A Blumenthal, la voiture de Lesseps est accostée par deux dames du meilleur air, et par un monsieur, leur frère et mari, qui salue notre passage d'un courte et virile allocution.

Tant que je vivrai retentira dans mon cœur l'accent passionné, vibrant, sincère, la *furia* dans la voix dont il dit : «Notre France chérie!» Les dames, dont une Française d'origine, tremblent en nous donnant des fleurs.

Nous pleurons.

IV

Nous nous arrêtons un peu longuement à Poprád, où nous rejoint le général Türr, qui sera désormais l'illustre

et joyeux compagnon de presque toutes nos excursions. Toujours entourés et choyés, nous visitons un joli petit établissement d'horticulture créé, il y a dix-sept ans, et dirigé, avec un constant amour par M. Huss, un vénérable patriarche de la contrée. M. Huss dit à M. Pulszky que s'il voit son nom dans un journal de Paris, il en mourra de joie. Voyez le donc, cher ami hongrois, et vivez longtemps ! Ça n'est pas mortel du tout.

Tátrafüred, une station minérale de création assez récente, confortable et coquette, eût pu être avec son aimable société, sa magnifique situation et son immense panorama, pour nous une halte ravissante, un arrêt béni dans notre course effrénée. Mais le ciel — c'est bien lui, cette fois — en décida autrement. Il plut, il plut sans trêve, bêtement, insolemment, et l'immense panorama disparut sous une voûte épaisse de nuages inopportuns. Ce qui n'empêcha point votre serviteur de gravir en compagnie de M. Tolnay, le prévenant directeur des chemins de fer hongrois, la montagne jusqu'aux superbes et retentissantes cascades de Kaulbach. Le soir, il y eut agape fraternelle au Casino, et csárdás, et valse, et quadrille, le gracieux quadrille hongrois. Les dames de Tátrafüred, heureuses de cette aubaine de gaîté qui venait rompre un instant la monotonie de leur villégiature, nous témoignèrent toute cette expansion, toute cette diablerie de haut goût qui prêtent tant de charmes à la Hongroise, et que les observateurs superficiels confondent parfois avec une licence mondaine inconnue de la fierté magyare. Nous eûmes l'honneur de rencontrer à ce bal Mlle de Tréfort, la fille du Ministre de l'instruction publique qui, depuis tant d'années collaborateur de Tisza (fortuné pays où les bons

ministères durent dix ans!), a tant fait pour le rapide progrès de la Hongrie. Petit-fils d'un émigré français, M. de Tréfort aime beaucoup la France, mais son amitié active et convaincue ne fut guère encouragée par les bizarres et insuffisants consuls généraux de France, non compris M. de Laugier-Villars qui a laissé ici d'excellents souvenirs, et le consul actuel, M. Henri Belle, dont nous louons avec joie l'intelligence remarquable, le zèle et les patriotiques intentions. C'est M. de Tréfort qui nous disait un jour, en parlant de je ne sais quel consul: « J'ai fait » tout ce que j'ai pu pour me faire demander par lui » quoi que ce soit où je pusse être agréable à la France. » C'était mon rêve de faire quelque chose pour elle. J'ai » mis cet homme au pied du mur, je l'ai retourné de » toutes façons, et je n'ai pu obtenir de lui que cette » réponse: Merci, Monsieur, je corresponds directement » avec Vienne». Mlle de Tréfort, je n'ai pas besoin de le dire, fut l'objet de l'empressement courtois et respectueux de tous les Français.

Le lendemain, nous partîmes, qui à cheval, qui en voiture suspendue, qui en charrette pour Poprád, où nous prîmes un train jusqu'à Csorba. Ne point oublier une fois pour toutes que c'était un train spécial. Durant tout le cours de notre voyage triomphal dans la province hongroise, nous n'avons jamais eu que des trains spéciaux dirigés par les administrateurs mêmes des chemins de fer hongrois, et enlevés par des locomotives toutes parées de guirlandes et de drapeaux aux couleurs de la France et de la Hongrie. Ajoutons encore, et toujours une fois pour toutes, qu'il en était de même dans toutes les gares, les rues, les maisons et édifices principaux de cha-

que ville, et qu'un nouveau drapeau fut inventé pour notre réception, mêlant dans une gamme chromatique joyeuse — un balbutiement du drapeau futur des Etats-Unis d'Europe — les couleurs de la France et celles de la Hongrie.

Une fois pour toutes enfin, car le temps nous presse, et nous avons quatre journées encore, les plus importantes, à résumer de cette prodigieuse excursion, unique dans l'histoire, une fois pour toutes nous ne vous mentionnerons point les trophées, les arcs de triomphe, les cartouches aux inscriptions enthousiastes : *Soyez les bienvenus ! Vive la France ! Vive la chère France ! Français, on vous salue, on vous aime !* et tant d'autres, et mille et mille ingéniosités que je ne vous saurais dire. Il en pleuvait, il en avalanchait, comme les bouquets, sur nos têtes et dans nos voitures !

A la station de la Csorba les populations nous guettaient. Après les discours et accolades, très particulièrement chaleureuses en ce beau pays-là, nous gravîmes, toujours accompagnés des autorités du pays, la montagne qui porte le nom de la Csorba et fait partie du massif de la Tâtra. Au bout de la montée, une inénarrable surprise nous attendait. Un lac, un grand lac clair, placide et séduisant comme un lac italien, sillonné de barquettes légères, encadré d'un hémicycle superbe de pics altiers, la joie inattendue et l'orgueil d'un plateau d'où la vue domine une immense étendue de pays, plaines, vallées et montagnes. Beaucoup de personnes y viennent passer quelques jours enchantés, et nous retrouvâmes là-haut plus d'un ami hongrois. Déjeuner copieux et enthousiaste offert par le seigneur et maître de la Csorba, M. Szentiváni, un vieux Hongrois à barbe blanche, type robuste. expan-

sif et très amoureux de ce tête admirable. Puis, à la face de la nature, sur cet Olympe magnifique, nous avons mené une vie de dieux, c'est-à-dire que nous nous sommes fort amusés le plus longtemps possible. Les paysans étaient accourus des environs. Des danses folles se sont organisées; nous avons jeté aux échos les Éljen par centaines, et nous avons, moyennant finance, dévalisé les indigènes de leurs ceintures curieuses et de leurs pipes affreuses. La descente fut vertigineuse, et nous remontâmes en wagon. Le soir, nous avons à Szolnok, au buffet de la gare, un repas offert par la cité, au milieu d'une foule sans cesse croissante, au bruit des vivats ininterrompus. Parmi nos voisins se trouvait une dame française (il y en a beaucoup de mariées en Hongrie), qui nous pressa de questions sur notre voyage, sur la France toujours adorée et sur les chefs de notre expédition.

Le lendemain, à midi, nous faisons notre entrée solennelle dans la ville d'Arad, une des plus importantes de la province. Je dis bien notre entrée solennelle, car onques souverain entrant dans sa bonne ville ne fut ainsi fêté. Les voitures allaient au pas, les acclamations n'avaient point de fin, et l'on nous étouffait sous les fleurs. Réception à l'Hôtel de Ville, visite à une grande fabrique, et puis une visite fort émouvante à la petite colonne élevée dans un vaste champ de maïs à la mémoire des treize Martyrs de la liberté, sur la place même où ils moururent. Ce sont des victimes de la guerre de 49. A la petite colonne fruste succédera bientôt un monument magnifique en voie d'exécution, et dont nous emportons la photographie. Les Hongrois ont pardonné à leur adversaire d'alors, devenu depuis leur souverain constitutionnel

l'exécution de ces treize martyrs à qui vie sauve, si je ne me trompe, avait été promise avant la capitulation. Ils ont pardonné, mais point oublié. Le monument est là pour attester l'éternelle fidélité de leur mémoire. De tels faits sont assez rares, n'est-ce pas ? et, sans plus insister, ils précisent bien à nos yeux le caractère magyar.

Le soir, banquet, bal au Bois de ville où une fête champêtre avait été préparée. Ovations à Lesseps, à Coppée, à Türr, à tous les Français. Bal partout, dans la grande salle, dans les bosquets. Comme toujours, l'infatigable Lesseps a dansé, et puis Ulbach, et puis nous tous. car les paysans ne nous tenaient quittes, si nous n'avions trois minutes esquissé avec leurs femmes ou leurs filles une informe ébauche de csárdás. Vers minuit, en revenant à l'hôtel, nous fûmes saisis au passage dans un café. portés en triomphe et accompagnés à l'hôtel aux sons de la *Marseillaise* jouée par les tziganes.

A demain. Je résumerai dans une dernière lettre les très importantes et significatives stations dernières de Mezöhegyes, Szentes et Szeged.

V

A Mezöhegyes point d'ovations, ni de manifestations retentissantes. Nous sommes chez le Gouvernement. Mais un accueil cordial et empressé. Et vous allez voir du reste si le Gouvernement a bien fait les choses.

Mezöhegyes est un immense domaine agricole, servant à l'entretien et l'alimentation d'un haras royal, le plus grand, je crois, de toute la Hongrie, et dont la création

remonte à Joseph II. L'administration du haras est militaire, et a pour chef le colonel Ehrnberger. L'administration du domaine est civile, et a pour directeur M. Jules Gluzek. Tous deux étaient à notre disposition, et nous ont, de la première à la dernière heure, témoigné les attentions les plus courtoises. Nous étions logés chez les officiers qui se sont montrés empressés et charmants.

Laissant de côté les trois repas du jour qui ont été copieusement servis, très chauds, très animés, où les orateurs français ont fait assaut de cœur et d'esprit avec les Hongrois, et la csárdás finale, voici ce que nous avons vu à Mezöhegyes. D'abord, le Haras Royal. S'il est beau, je n'ai point besoin de vous le dire. Un haras royal en Hongrie, au pays même des Centaures, vous jugez ce que cela peut être. Nous visitâmes toutes les écuries, on nous présenta les étalons disciplinés, et aussi les indomptables. On fit manœuvrer et parader sous nos yeux tous les Bucéphales du haras, nous assistâmes au manège des jeunes élèves de dix à douze ans, parmi lesquels un petit Français tout émoulu de Belleville, et qui fut le brosseur de Coppée. Nous admirâmes étalons et cavaliers. Et puis les voitures nous conduisirent, au triple galop, dans les immensités du domaine agricole.

Là, un spectacle inouï nous fut offert. Et, de suite, notons qu'il n'a, de mémoire d'homme vivant, été offert à personne en ce siècle. Spectacle de souverain offert à la France aimée; il a coûté dix mille francs, et plus. Ajoutez-y les autres frais de la journée, et vous pouvez coter à vingt mille francs la réception gracieuse de M. le Ministre du commerce.

Tout le long des champs, sur des kilomètres de lon-

gueur, sont rangés les laboureurs, debout à la tête de leurs charrues. On n'en voit pas la fin, et chaque équipe a son chef, avec qui nous échangeons des vivats. Puis, l'on voit les troupeaux de bœufs et de vaches, les taureaux superbes gardés par leurs pasteurs montés sur des ânes.

Puis, de temps à autre, s'ébranlent les grands troupeaux serrés de poulains, et leurs gardiens, les fameux *csikós* dans leur costume national en toile bleue, ventre à terre, littéralement couchés en avant sur leurs montures, encore une fois les Centaures les mieux réussis que poète ait jamais rêvés, les animent, les excitent, les fouaillent, les entraînent, et l'on entrevoit alors à travers des tourbillons de poussière des vagues furieuses, des houles, des tempêtes de chevaux, puis bien loin derrière, trotinant de son mieux, le petit âne, ce compagnon inséparable de chaque bande de poulains. Il est là pour habituer les chevaux à ne se point effaroucher à la vue des autres animaux. Et ils l'aiment, et quand il disparaît un instant, avec quelle ardeur ils le cherchent ! Nos applaudissements sont des frénésies. Plus loin, voici la grande machine à vapeur de 33,000 florins qui, en un clin d'œil, nous laboure un vaste champ. Hurrah ! pour l'industrie. La file de voitures, — elles sont trente au moins, — s'ébranle de rechef, nos cavaliers piquent des deux, car plus d'un parmi nous est à cheval, et bien plus loin encore nous entrons dans un émerveillement nouveau.

Figurez-vous sur une longueur considérable vingt locomobiles, batteuses de blé, lieuses de gerbes, nous faisant deux haies formidables, amoncelant foin sur foin, meule sur meule. Au milieu de la large avenue, de hauts po-

teaux. On dirait des mâts de cocagne. C'est la lumière électrique pour le travail de la nuit. On amène un cheval à M. de Lesseps, et le voilà lancé au quintuple galop à travers la plaine. Hip! hip! hurrah! Vive la France! Vive la Hongrie!

Le soir, au dîner, l'on nous apprend les imbécillités lourdes de la presse teutonne, qui n'en est plus à les compter. Ça embête M. de Bismarck, et tout son troupeau national, paraît-il, que nous nous promenions en Hongrie et que les Hongrois nous aiment!

Pauvres Allemands! toujours envieux et partout détestés. Louis Ulbach leur répond de la belle façon, aux applaudissements des Hongrois, militaires ou civils.

Le lendemain, à travers les noires poussières de la puszta, nous arrivons chez le comte Károlyi, ambassadeur à Londres. Il est absent, mais on nous reçoit en son nom. Très chaudement, très largement, avec un entrain sans pareil. Le comte Károlyi est un richissime entre les richards. Il paie 150,000 florins d'impôts, et ses domaines nous ont donné comme une édition abrégée des féeries de la veille. Là, comme en maint autre endroit, c'est le curé qui est l'orateur, et nous souhaite la bienvenue. De même l'autre jour à la Csorba, un curé avait exprimé le vœu ardent d'une infatigable propagation de la langue française en Hongrie. Et sous les plafonds du noble seigneur, violons tziganes et voix françaises entonnent la *Marseillaise*.

En avant! Voici Szentes! Un banderío de jeunes cavaliers robustes et fiers arrive à notre rencontre, bannières et drapeaux au vent. Ils nous tiennent, enfin! Szentes est une ville de paysans, et son conseil municipal a

dit : « Ça coûtera ce que ça coûtera, mais il faut que les Français viennent ! » C'est bien, mes amis, nous voilà ! Notre banderio en tête, nous pénétrons dans Szentes. Il neige des fleurs. Une femme nous saisit la main pour la baiser ; j'en vois une autre dans l'attitude de la prière. Un plancher a été improvisé sur la place du marché. C'est là que se fait la réception officielle. Quelle réception ! Les Français sont émus jusqu'aux larmes. Chez les particuliers qui se sont disputé les Français, quelles attentions délicates, quels soins touchants, quelles joies, quelle fièvre ! Des bains nous attendaient, des tables étaient servies où il fallut nous asseoir, sans préjudice du banquet à l'Hôtel de Ville. Toutes nos amitiés à M. Döme József et à son adorable famille. Jamais nous n'oublierons les heures bénies que nous avons passées sous son toit. Je ne puis vous raconter ici tant de détails touchants, et vraiment extraordinaires, de notre trop court séjour à Szentes. Je les accumulerai prochainement en un livre. Au bois de ville, une jeune fille débite à Lesseps des vers enthousiastes, et, sous nos yeux, les danses paysannes s'organisent.

Pendant le banquet, où les Français eurent la bonne idée de faire asseoir au milieu d'eux les dames hongroises, retraite aux flambeaux, Bal le soir. Ce qu'il fallut danser ! Nos jambes en tremblent encore. Certains enragés passèrent la nuit au bal. Toute la population nous conduit au bateau, *Maria Anna*, qui va nous mener sur la terrible Tisza, jusqu'à Szeged. Adieux sans fin.

Départ. Le long du voyage, de distance en distance, des villages nous guettent. Une fois, il fallut aborder. Il n'y avait pas à dire. On nous voulait montrer les travaux de préparation d'une écluse. Ce fut le curé qui nous

speecha, et fort bien, ma foi ! Nous étions pour lui comme un essaim de Platons, et nous ne nous en fâchâmes point, tout au contraire. Au-dessus du large fossé creusé pour l'écluse, sur un terre-plein avaient été dressées des tables. Il fallut nous y asseoir et grignoter un fruit. On avait là un vaste horizon, et beaucoup de monde joyeux nous environnait. Combien ont regretté là, et ailleurs, de n'avoir pas emporté des appareils de photographie instantanée ! Les charmantes jeunes filles qui nous devaient servir ne se le tinrent point pour dit, et avant que le bateau démarrât, elles coururent nous apporter des fruits, dont une magnifique tranche de melon que Lesseps mangea fort bien, au bruit des *Éljen !*

Sans autre arrêt désormais qu'une visite à des travaux importants et le temps de signer un registre préparé, nous filons vers Szeged. On est un peu fiévreux. On signe sur le bateau des adresses à telle ou telle ville, à tel ou tel ami hongrois. On couvre de noms et de pensées des éventails pour les dames et demoiselles hongroises.

Szeged est signalé. Aussitôt, l'on voit s'approcher de notre bateau pavoisé des canots, des périssaires. Des dames sont à la barre, parées d'une écharpe tricolore, les canotiers sont en maillot tricolore. Ils nous jettent des fleurs. Une périssaire chavire, et ses canotiers nagent gaïement, sans cesser leurs *Éljen !*

Quelle foule, sur les quais, et dans les rues quelle ovation ! Il fait bon avoir, une fois, obligé les Hongrois.

Elle se reconstruit rapidement, la ville de Szeged que nous avons bien vue en si peu de temps, car on nous l'a fait parcourir dans tous les sens. Et sous peu d'an-

nées ce sera une très belle ville, dans la moderne acception du terme, et une ville très riche.

Le banquet à l'Hôtel de Ville fut, comme on le pense, des plus animés. C'était le dernier, et l'on s'épancha tant qu'on put. Et puis, l'on était dans une ville où l'enthousiasme pour la France se doublait du souvenir bien gardé d'un service bien rendu. Armand Gouzien, Félicien Rops, ceux-là mêmes qui portèrent autrefois aux Szegeddins la souscription de France, furent particulièrement choyés. Parmi les toasts français, il nous faut citer en première ligne, et hors pair, le toast de notre confrère Blavet. Nous n'avions point, avant ce voyage, l'honneur de connaître Parisi, mais nous avons appris à l'aimer, car nul, du premier jour au dernier, n'a montré un caractère plus équilibré, plus de tact et d'émotion sincère. Son discours à Szeged est un chef-d'œuvre de sentiment et de goût. C'est aux applaudissements enthousiastes de tous les Français et de tous les Hongrois qu'il a résumé et proclamé la haute signification de ce voyage désormais historique.

La France s'est retrouvée. On l'aime, et elle le sait maintenant. On l'aime ardemment, et cela tue ses méfiances. Cela reconforte son cœur, cela relève sa confiance et centuple son courage. Elle se montrera digne de cette affection. C'est, en somme, sa première joie depuis la guerre, et elle en gardera une reconnaissance éternelle à sa sœur, la Hongrie. Tel est, ou peu s'en faut, le sens de ce discours que nous n'avons point sous les yeux, mais dont la justesse et le sentiment frappèrent tous les esprits, et qui valut à son auteur les félicitations les plus chaudes et les mieux méritées.

Au Bois de ville, fête, fête encore. Feu d'artifice aux

couleurs françaises, musique, champagne, ovation à Lesseps, accolades à tous.

Et le train, hélas! nous ramène prosaïquement à Budapest. C'est une fin. Que c'est triste, une fin! Mais non! pas encore. A quatre heures du matin, nous passons devant Czegléd; quinze cents personnes nous attendent à la gare, avec bannières et drapeaux. Dès que la locomotive est en vue, là *Marseillaise* éclate. Il faut se frotter les yeux, et descendre. Une jeune fille est là, qui apporte un bouquet à Lesseps. On ne le veut point réveiller, et c'est Louis Ulbach qui harangue la fillette en notre nom. Le train tarde à repartir. La fillette nous presse de questions. Elle veut emporter notre carte. — Oh! messieurs les Français, aimez-nous bien, car la Hongrie vous aime fort. Est-ce que vous nous aimez? — Mademoiselle, si nous ne vous aimions point, serions-nous là? — Vous reviendrez, n'est-ce pas? — Mademoiselle, au nom de tous je vous en donne ma parole d'honneur. Elle se laissa prendre un baiser, et se sauva. On applaudit, et le train partit. Et vous croyez qu'on nous lâchera si vite que cela, à Budapest!

Encore une fois, Paris a bien résumé la très haute, très éloquente signification du voyage des invités français en Hongrie. Si jamais notre cœur de patriote a battu fort, c'est pendant ce voyage. Si jamais nous avons compris la grandeur et la mission de notre patrie, c'est en voyant ce peuple entier, toutes classes mêlées, ce peuple brave, fier, artiste, épris de civilisation, se ruer sur nous avec des fureurs de tendresse. Quel bon augure pour 89! Oui, la Hongrie, nous a donné notre première revanche, la revanche-préface. Sifflez, sifflez, les reptiles de Bismarck!

Le bruit de vos sifflets nous est un si joyeux accompagnement aux Éljen hongrois !

Merci à tous ! Merci à M. Pulszky, le grand patriote, le compagnon de Kossuth, le grand savant dont la haute autorité nous a constamment soutenus ! Merci à son aimable et vaillant fils, Charles Pulszky, le député de Poprád qui a été l'organisateur admirable, le guide incessant, le chef aimé de notre belle expédition ! Nos hommages respectueux à Mme Pulszky, la grande artiste, la souveraine charmeuse ! Merci à M. Horváth, et aux autres députés qui nous ont accompagnés dans leurs circonscriptions ! Merci à M. de Tolnay, le Président de la direction des chemins de fer hongrois, dont la sollicitude ne s'est point démentie un instant. Merci à tous les magistrats municipaux ! Merci à la presse hongroise parmi laquelle nous comptons aujourd'hui tant d'amis. Merci à la *Gazette de Hongrie*, cette feuille d'avant-garde, ce clairon fier et vibrant de la France-Hongrie que forgèrent MM. Saissy et Pázmándy. Merci à son vaillant directeur M. Miksa Arányi et à son vaillant collaborateur Jules Nagy. Merci à tous, et à d'autres encore. Que les oubliés me pardonnent !

Et permettez-nous de donner comme conclusion à notre récit sincère et très exact des faits merveilleux qui se sont accomplis devant nous en cette semaine sans pareille, les quelques paroles lues par votre serviteur à Szeged. Votre serviteur les lut en effet, car il n'est ni orateur, ni même toastier.

A Messieurs les écrivains et artistes Hongrois

Il y a quatre ans, nous sommes venus en Hongrie pour la première fois, amené par l'*Association littéraire et ar-*

tistique internationale. Voir la Hongrie pour les Français, c'est l'aimer. Nous l'avons aimée, comme elle aime, d'une affection sincère, fière et loyale. Et comme elle s'était ouverte à nous, nous nous sommes donné à elle.

Et le jour où les Hongrois sont venus à Paris, il nous a semblé, aux battements précipités de notre cœur, que nous revoyions les nôtres, depuis longtemps absents.

Aujourd'hui, nous revenons. Car il se réalise, le rêve de notre jeunesse. Les peuples s'envoient en ambassade leurs meilleurs interprètes, les écrivains, les artistes, les savants, et le chef de notre mission est le grand Français, celui qui, le mieux, prépare en ce siècle la fraternité pratique et féconde des siècles futurs.

En quittant Pest jadis, nous jetâmes à nos amis, les écrivains et les artistes hongrois, ce cri d'au revoir : *Vive la France-Hongrie !*

A notre retour, dès la première minute, dans cette touchante et radieuse incarnation, la jeune Lorraine recueillié par des Hongrois après la guerre, c'est la France-Hongrie qui nous souhaite la bienvenue.

Le pays idéal est devenu le pays réel. Depuis huit jours, nous vivons dans cette France-Hongrie une double vie sans précédente, admirable, inouïe, sublime, celle sans doute de l'humanité qui s'annonce, mais bien terriblement émouvante encore pour les hommes de notre temps.

C'est à toi, chère France-Hongrie, espoir des temps prochains, que nous renouvelons notre serment d'éternelle fidélité. C'est toi qu'ils retrouveront à Paris, quand ils reviendront bientôt, nos frères hongrois.

A toi notre cœur, nos attendrissements, nos regrets, nos espérances, notre foi, notre dévouement.

Vive la France-Hongrie !



L'Exposition nationale de Budapest

I

J'en appelle à tous mes compagnons de voyage au pays d'Arpád, j'en appelle à M. Marteau, à M. Blayvet, les délégués du ministère français, et à tant d'autres que leur intelligente curiosité a menés là-bas, et, sûr de n'être démenti par aucun, j'affirme que l'Exposition Nationale de Budapest n'est pas seulement un événement historique de haute importance, mais après les Expositions de Paris, la plus belle, dans le sens artistique du terme, que l'on ait jusqu'à ce jour observée en Europe.

La portée historique de cette Exposition, quand même elle n'eût qu'à moitié réussi, est incontestable. Tout ce qui marque dans l'existence d'un tel peuple que le peuple hongrois, ne saurait passer inaperçu pour le monde européen en général, et pour la France surtout, pour la France qui ne saura jamais trop apprécier la fière, la désintéressée, la vaillante amitié des compatriotes de Kosuth et de Petőfi. Et l'on a peut-être un peu trop ignoré chez nous ce fait exceptionnel et considérable : l'ouverture de la première Exposition nationale de Hongrie dans la

capitale depuis quelque temps si fort embellie, Budapest, qui comptera quelque jour, non lointain, parmi les cités reines de la terre.

Mais il y a mieux. L'Exposition Nationale de Hongrie n'est pas seulement un essai notable et digne d'un universel encouragement, c'est un succès, un légitime et indéniabie succès, digne de l'universelle admiration. Par cet effort génial, la Hongrie s'est rapidement portée à l'avant-garde parmi les peuples en qui la civilisation met son espoir. Elle s'est révélée à tous dans la grandeur de son passé, le viril élan de son présent, la promesse magnifique de son avenir.

Donc, chère Hongrie, pour l'effort et pour le résultat, deux fois bravo, mille fois Éljen!

La grande Exposition de Budapest a été précédée en Hongrie par d'autres essais louables, mais incomplets. Dès que la Hongrie respira librement, au lendemain du jour où lui fut restituée sa Constitution, elle conçut le désir d'une de ces vastes exhibitions qui sont pour chaque peuple un inventaire de sa richesse, de son talent, un dynamomètre de son progrès.

A Kecskemét (1872) eut lieu une première exposition fort insuffisante au double point de vue de l'agriculture et de l'industrie.

Une seconde, à Szeged en 1876, ne rassembla guère que les produits de la Basse-Hongrie (Alföld), et à celle de Székesfehérvár, en 1879, ne figurèrent en majeure part que les départements situés sur la rive droite du Danube. Chacune de ces deux dernières n'embrassait donc qu'une moitié du royaume de Saint-Etienne, et dans aucune des trois ne figuraient d'une manière appréciable les

arts, les sciences, les mines, l'instruction et la santé publiques, le système général des voies de communication, etc. Non satisfait, mais avivé seulement par ces trois tentatives, le désir d'une véritable Exposition Nationale n'en devint que plus ardent, et les initiateurs de l'œuvre de 1885 furent portés et poussés par l'irrésistible mouvement de l'opinion publique.

Ces initiateurs furent les membres de la Société de l'industrie (*országos iparegyesület*). Ils agirent promptement, et le concours très actif de la municipalité de Budapest leur fut bien vite assuré. Une fois arrivée au gouvernement, l'affaire fut jugée par lui si urgente et d'un tel essor qu'il en prit, avec la responsabilité suprême, la haute direction, tout en laissant, comme il convenait, aux initiateurs une large part de collaboration et d'influence. En 1883, une loi décréta l'Exposition d'utilité nationale, et dès lors, sous la puissante impulsion d'un ministère respecté et progressiste, elle fit sur sa voie triomphante un chemin rapide et sûr.

Toutes les municipalités du royaume ont rivalisé de zèle et d'entrain, toutes les classes de la population électrisées par l'exemple efficace du gouvernement ont concouru de leur mieux à l'œuvre commune. Dans la capitale, un comité spécial s'est formé sous la présidence du premier adjoint, l'honorable M. Charles Gerlóczy, et il n'a ménagé ni son temps, ni son argent. Et le gouvernement, se sentant soutenu ainsi, a redoublé d'énergie et d'ardeur, si bien que l'Exposition, on peut le dire, résume en elle toutes les forces vives de la nation.

Le président de l'Exposition est M. Alexandre Matlekovich, secrétaire d'Etat au ministère du commerce, un des hommes

les plus remarquables et les plus intelligemment patriotes de toute la Hongrie, esprit large et ouvert à tous les progrès. Le vice-président est M. le comte Eugène de Zichy, président de la Société de l'Industrie, un des noms les plus justement estimés et populaires du royaume.

Le directeur de l'Exposition est M. Jules Schnierer, conseiller ministériel au Ministère du commerce, dont nous avons eu mainte occasion d'apprécier l'activité infatigable, la haute compétence, et que nous remercions vivement de nous avoir initiés, avec une si aimable patience, dans tous les détails du grand œuvre. Il a deux secrétaires : M. Guillaume de Balogh, secrétaire du Ministre du commerce, et l'un des principaux attachés au ministère ; M. le professeur François Toldy, érudit de premier ordre, intelligence encyclopédique dont l'amitié nous honore singulièrement. L'Exposition doit beaucoup aux puissants efforts bien combinés des personnes que nous venons de citer. L'agitation pour le succès final a été menée aussi merveilleusement dans les provinces par la 17^e commission, une quantité de commissions locales, et commissions spéciales, et tout le bureau de l'Exposition.

Aussi bien le nombre des exposants, qu'à l'origine de l'entreprise on avait évalué au chiffre maximum probable de 3000, est-il monté vivement au chiffre réel de dix mille. Le terrain nécessaire fixé d'abord à 172,272 mètres carrés en embrasse aujourd'hui 300,000. Le budget d'abord fixé à 1.200.000 francs s'est élevé dans la même proportion.

De tels chiffres que nous compléterons dans notre prochain article nous donnent d'ores et déjà une suffisante idée de l'importance politique et économique de l'Expo-

sition nationale de Budapest, et de la splendeur du spectacle qui fut, entre cent autres, offert aux yeux tout grands ouverts des invités français.

II

Il y a dans l'Exposition Nationale de Budapest 101 bâtiments. Ce chiffre a son éloquence. Ils sont non point disséminés, mais disposés avec un art des plus remarquables dans l'admirable Bois de ville (*városliget*) de Budapest. Je le connaissais de longue date, ce Városliget, et il m'avait paru, même avec ses arbres dépouillés et ses allées embourbées vers la fin de l'automne, soutenir vaillamment la comparaison avec notre Bois de Boulogne. Il a des sites merveilleux, des futaies centenaires, des lacs charmants, des plantations magnifiques, un jardin zoologique des mieux fournis, de vastes horizons. Bien des voies commodes y mènent : la plus belle est l'Andrássy-ut, une voie triomphale bordée de palais, très noble et très attrayante, autrement réjouissante à l'œil que nos boulevards sans style et sans variété, dont toutes les maisons similaires, uniformément lourdes et laides, semblent avoir été fabriquées à la grosse par quelque machine Léviathan.

Une partie des bâtiments, non la moins importante, survivra à l'Exposition. En tête le plus grand de tous, le Palais de l'Industrie, où est concentrée en quelque sorte la synthèse de l'industrie hongroise. Puis, si je ne me trompe, le Palais des Beaux-Arts, élégant et léger, renaissance vénitienne, très joliment agrémenté de majolique,

et dont la grande salle est bellement peinte. Puis, le pavillon royal, un vrai bijou d'architecture, décoré et meublé des chefs-d'œuvre du travail national.

Il n'y a pas moins d'art et de goût dans les nombreux pavillons style suisse qui sont, hélas! condamnés à disparaître: ceux consacrés aux produits de l'agriculture, aux expositions de fleurs et de fruits, à l'instruction publique, à l'industrie domestique, aux travaux des campagnes, aux vins, aux machines, aux machines et inventions étrangères. Citons-en d'autres encore, plus grands et construits en des styles très variés: le pavillon des produits forestiers, celui du ministère des communications, le pavillon oriental, le pavillon des départements croates, celui de la capitale, la grande salle des concerts, le grand restaurant, et, que sais-je encore?

Rien de plus vivant, de plus gai, de plus séduisant que ce vaste prodrome où se pressent cafés et restaurants; où, de midi à minuit, résonnent les orchestres tziganes; où, vers la brune, se réunit, autour d'une excellente musique militaire, la meilleure société de Pest, et la plus jolie. Et n'oublions pas qu'on ne connaît guère la nuit en ce lieu d'enchantement, car il est inondé, chaque soir, des rayons d'une lumière électrique très-blanche, que le génie inventif des ingénieurs hongrois a su rendre fixe, et qui donne l'exacte impression d'un beau clair de lune. Aussi, que de promeneurs, à la vesprée, autour de ces bassins coquets où éclatent et rient, à travers les gerbes d'eau jaillissante, les bouquets merveilleux de fleurs électriques; que d'auditeurs pour les violonistes infatigables; que de visiteurs dans les pavillons ouverts le soir au public! Car c'est un mérite encore de l'Exposition de

Budapest, mérite rare et que nous signalons très haut, elle remplit et anime de son mieux sa courte existence, se dérobe le moins possible, et ne se couche point, comme les expositions de Paris, avec les poules.

Bien que consacrée exclusivement à la Hongrie, l'Exposition nationale de Budapest s'est ouverte dans une mesure justement calculée aux produits venant de l'étranger. D'abord, et ce n'était que justice, aux œuvres des artistes et ouvriers hongrois vivant à l'étranger, puis aux animaux vivants et aux grains, à cette fin de juger et d'éclairer l'agriculture nationale par la comparaison des progrès récemment accomplis à l'étranger dans la production agricole et l'élevage des bestiaux.

En outre, une section internationale des machines de travail et des inventions améliorées est ouverte à l'Exposition de Budapest. Son but est l'exhibition des outils qui permettent à la petite industrie de subsister auprès de la grande. Les exposants de cette galerie internationale font apprécier les avantages de leurs machines et outils améliorés et de leurs nouvelles inventions brevetées : et les fabricants hongrois y étudient l'incessant perfectionnement des outils nécessaires à cette petite industrie qui aura toujours besoin de la main-d'œuvre et ne sera jamais anéantie par les fabriques.

Dans cette galerie de 2,210 mètres carrés et dont la construction, œuvre de M. Guilbrand Gregersen, a coûté environ soixante mille francs, 188 étrangers ont exposé. Parmi eux, notre compatriote, M. F. Arbey, dont les machines-outils à scier le bois ont longuement attiré l'attention de M. de Lesseps et de la délégation française. Certes, il ferait bon voir se multiplier chez nous de tels hom-

mes et de tels industriels que M. Arbey. On pourrait dire de lui qu'il est le plus cosmopolite des Français et le plus Français des cosmopolites. Il n'est point d'exposition universelle, en toute partie du monde depuis quinze ans, qui ne l'ait vu accourir pour la plus grande gloire de la section française. En cette année même, il expose à Budapest, capitale de cette belle Hongrie, où il a fondé une usine très prospère dans le comitat de Zemplin; à Anvers, où il vient de rapporter la médaille d'honneur, et à Paris, à l'Exposition du travail, où ses machines-outils à fabriquer les sabots, à sculpter les médaillons et les tables font la grande joie et l'expansive admiration des vingt mille visiteurs du dimanche. Il ne fut pas un des moins enthousiastes parmi les membres de la délégation française, et nous lui devons beaucoup du bien peu que nous avons pu apprendre dans notre merveilleux mais si court voyage au pays d'Árpád.

C'est lui qui, au banquet du restaurant Dobos, où la municipalité de Budapest fit ses adieux à la délégation française partant pour la province hongroise, prononça le plus topique peut être le plus remarqué entre tant d'excellents discours. Une seule fois, en effet, dans ce voyage tout à l'art, à la politique, à l'effusion, à l'enthousiasme, la question économique fut traitée, et nettement traitée par un industriel français, M. Arbey. Et cela au moment opportun, à l'heure où les questions douanières sont entre la France et la Hongrie l'objet de discussions parfois épineuses et délicates, au lendemain de l'ouverture de ce tunnel de l'Arlberg qui met en si facile communication par la Suisse et sans traverser l'hostile et

rebutante Allemagne, cette France et cette Hongrie si bien faites pour s'entendre.

La presse hongroise, cela va sans dire, commenta vivement ce discours, et nous ne cesserons de le recommander à la presse française, car il est l'œuvre sage d'un patriote français.

III

Et maintenant, quelques mots rapides, incomplets, bien insuffisants, tels qu'on les peut attendre d'un simple écrivain sans connaissances spéciales et d'un touriste à la vapeur. résumeront les quelques impressions économiques générales fixées dans notre mémoire par nos trop courtes visites à la splendide Exposition de Budapest.

A tout seigneur, tout honneur. Saluons d'abord l'agriculture, ce premier des labeurs humains.

Ce que nous avons raconté de notre inoubliable journée au domaine royal de Mezöhegyes n'est point pour vous donner une idée mince des facultés agricoles de la Hongrie. Elles sont amplement, magistralement affirmées par le développement de la section agricole. La variété des grains exposés est vraiment étonnante, leur qualité incomparable. Ces blés de Hongrie, ces blés justement renommés, la terre féconde, le sol plat de la Puszta immense sur lequel peuvent manœuvrer à l'aise les instruments les plus perfectionnés, ces locomobiles que l'on chauffe avec de la paille brûlée, si chère en France et si peu chère là-bas, la terre, dis-je, et le sol de la Puszta les produisent en surabondance, et c'est sur l'importation des blés de la Hongrie que nos réactionnaires français, défen-

seurs pour rire du bonheur de nos paysans, ont établi leurs plates-formes électorales.

Une seule nation est venue exposer son agriculture auprès de l'agriculture hongroise, et c'est la Suède. Nous ne marchandérons point à cette sympathique nation l'éloge légitime qui lui revient pour sa belle exposition de grains et sa très complète démonstration de tous les principaux procédés agricoles.

Dans ce gros œuvre du Palais de l'Industrie qui doit survivre à l'Exposition, l'industrie hongroise a ordonné en quelque sorte son salon d'honneur.

C'est là que nous avons vu, dans la section très nombreuse et très variée de l'ameublement, la curieuse chambre hongroise toute en bois avec décorations peintes sur bois, d'un style très personnel, non sans quelque analogie avec le style normand si connu.

Là, les adorables majoliques hongroises à reflet doré, dans le style indien ou persan, un peu dures à l'œil quelquefois, mais si riches en tons, aux formes si élégantes et pittoresques, aujourd'hui très recherchées de tous les amateurs européens, qui sont l'orgueil des maisons Fischer et Zsolnay.

Là, les cuirs hongrois, d'antique et persistante réputation.

Ils eurent naguère un très grand succès à l'Exposition universelle de 1878. Quel curieux d'art et d'industrie ne se souvient d'avoir longtemps et souvent rêvé devant ces magnifiques manteaux de paysan et de bergers, si décoratifs, brodés à la main, œuvre patiente des interminables veillées. Avec quelle joie nous les avons revus là, et aussi ces attelages si fins et si légers, comme la

chaussure hongroise, aux ornementations délicates et charmantes, d'une solidité à tout épreuve.

Ici, cet autre émerveillement de 1878 : les bijoux hongrois, chargés d'émaux éclatants, dont les riches et franches couleurs se juxtaposent en une harmonie superbe. ces sabres de forme turque, ces palatines dont l'éblouissante parure, toute en pierres précieuses, donne chaque année à l'ouverture de la Chambre des magnats un si prodigieux attrait.

Certes, nous tenons en grand honneur la joaillerie française pour sa distinction suprême et son très-haut goût.

Mais ne gagnerait-elle pas à se rajeunir un peu en s'inspirant de la hardiesse et de l'originalité hongroises ?

Ce vieil art du fer forgé qui n'est pas un des moins précieux legs de la Renaissance, la Hongrie en a conservé le secret. Il vous souvient encore de l'admiration que lui valurent, à notre Exposition de 1878, ses lustres, ses chandeliers et tant d'autres œuvres d'art en fer forgé. Œuvres d'art est bien le terme exact, car ici plus d'art industriel. Le travail est tout à la main, et chaque objet est bien la création très personnelle, très poussée d'un ouvrier artiste. Depuis le dernier concours international du Champ-de-Mars, la Hongrie a fait en cet art particulier dont elle nous a en quelque sorte rendu le désir et rouvert la voie, de très incontestables progrès mis en un puissant relief par l'exposition Jungfer. Où vites-vous jamais des fleurs d'une finesse plus étonnante ? Et que dites-vous de ces grilles et de ces portes si heureusement conçues, si hardiment exécutées ? N'allez point croire que ce soient là des œuvres isolées, des chefs-d'œuvre de corporation réalisées pour le passager triomphe d'un courte exposi-

tion. Ils ne sont point rares, les édifices publics où particuliers, les palais, les cafés de la Budapest moderne où brille à l'extérieur comme à l'intérieur l'art ingénieux et sévère du fer forgé.

Et les bronzes de Testory? Ce Hongrois hongrois envoya naguère à Paris un de ses meilleurs ouvriers qui étudia, huit années durant, nos procédés de modelage. Elles furent bien employées, ces huit années, et l'ouvrier a fait de remarquables élèves. Je n'en veux pour témoignages que ces trois médaillons magnifiques de Petöfi, de Jean Arany et de Jókai offerts à la délégation française en commémoration de l'hommage solennel qu'elle rendit à la mémoire du Tyrtée hongrois. Que M. Testory veuille bien agréer nos tardifs mais chaleureux remerciements. Ces médaillons figurent parmi nos plus précieux et plus chers souvenirs.

Mais nous n'en finirions point avec le Palais de l'Industrie, et tant de pavillons pittoresquement distribués et dispersés dans les allées, et les clairières du Városliget réclament notre fugitive attention.

Voyez celui de l'Enseignement, et vous en sortirez joyeux et confiant dans l'avenir de ce peuple artiste. Le dessin professionnel, notamment, se recommande à l'observateur par de vaillants essais, et tous de tout notre cœur nous applaudîmes notre compagnon de voyage, M. Duplan, sous-directeur de l'enseignement primaire de la ville de Paris, lorsqu'il nous retraça en des termes éloquents, au banquet d'adieu, le vaste essor imprimé par un ministre laborieux à l'instruction publique du royaume de Hongrie.

Bien curieux, bien instructif et d'un excellent exemple, ce pavillon de l'industrie domestique organisé avec tant

de soin et d'amour par les dames hongroises. Elles ont fait longuement et souvent la joie de nos yeux; elles durent dans notre mémoire, toutes ces petites chambres où figurent en poupées de cire, au milieu de leurs meubles primitifs, de leurs humbles outils, dans leur costume de travail, ceux-ci et ceux-là plus nombreux dans leurs toilettes de fiançailles, les paysans de nationalités diverses, croates, serbes, roumains, slaves, magyars qui vivent à l'ombre du drapeau tricolore hongrois. Il y a là pour tous les visiteurs un inexprimable attrait, pour les artistes et les savants une ethnographie composée du plus haut intérêt.

Ils sont doux, ils sont chauds, ils sont vivifiants, ils sont célèbres, les vins hongrois. Ils ont leur temple au Városliget, et vous les y pouvez, «beuveurs illustres» les adorer tous, depuis le diabolique Tokay jusqu'à ces vins quasiment français du lac Balaton qui s'en vont journellement à Bordeaux pour en revenir bien vite au pays natal, baptisés des noms les plus retentissants de nos crus girondins.

IV

Très remarquables et fort curieuses à suivre dans leur exposition spéciale, l'industrie du bâtiment et sa voisine, celle des mines. Elle est si riche, la Hongrie, en mines de métaux et mines de charbon! Le plus important des maîtres de forge, nous a-t-on dit, est le comte Emmanuel Andrassy, celui-là même qui nous a fort galamment reçus à Dobsina, la première étape de notre triomphe provincial. C'est le deuxième richard de la Hongrie, et ils

sont à lui, tous les wagons qui transportent sa marchandise.

Saluons au passage la maison Ganz et Cie, qui possède en Hongrie trois ou quatre belles usines où l'on fabrique surtout des roues de wagon fort prisées, notamment par notre Compagnie P.-L.-M., pour l'admirable façon dont leur bandage est trempé. La même grande maison s'occupe d'électricité, et avec un incontestable succès, car c'est à elle que l'Exposition nationale de Budapest doit d'être la première, après l'exposition de Turin, éclairée à la lumière électrique et de la merveilleuse façon que vous savez.

Point d'exposition agricole qui n'ait pour annexe obligatoire son concours d'animaux, des charrues phénoménales. Courez donc vite à ces bœufs géants dont les cornes démesurées transpercent la nue, à ces chevaux épiques, et vous comprendrez l'enthousiasme étrange où nous jeta notre journée de Mezöhegyes, d'éternel souvenir.

Et la forêt? Oh! vous ne l'ignorez point, c'est une belle, riche et profonde chose que la forêt hongroise. Tout le long des allées, ces bois énormes que vous voyez couchés à vos pieds, ce sont des spécimens magnifiques de bois hongrois, et vites-vous ailleurs une exploitation forestière plus abondante et mieux ordonnée que celle de ce joli pavillon où nos yeux, tout d'un coup, rencontrent au milieu des modèles de transport les trophées cynégétiques du prince Rodolphe?

Il nous plairait de vous redire tous les documents qu'il y a pour l'ethnographe, tous les éblouissements qu'il y a pour l'artiste dans ces pavillons orientaux, roumains, serbes, ce pavillon spécial de la Bosnie et de l'Herzégovine

le gouvernement a porté une toute particulière et si explicable sollicitude.

Je voudrais longuement discourir avec vous sur cette exposition des beaux-arts, si variée, si brillante et si grosse de promesses. Mais le temps, hélas! m'a manqué et je n'ai pu que la parcourir au pas de charge. On n'a pas besoin toutefois d'un long regard pour reconnaître son ami, et bien vite, dans ces œuvres originales et d'une poussée vigoureuse, j'ai reconnu mon grand ami, l'art hongrois, avec qui j'eus une première rencontre si heureuse à Paris, et que vous pouvez lire dans le *Voyage au pays des peintres, Salon universel de 1878*; puis une seconde entrevue, plus longue et plus intime, à Budapest, et dont je fis une toute chaude confidence à la *Gazette de Hongrie* dans les derniers mois de 1881, l'art personnel et vibrant des Munkácsy, des Bentzur, des Bruck Lajos, des Ebner, des Keleti, des Paczka, et de tant d'autres dont les noms n'accourent pas en ce moment sous ma plume, mais dont à chaque Salon parisien je raconte les progrès qui me charment, mais ne me surprennent point, car je les ai prédits.

Mais à quoi bon ces regrets inutiles? Comme mon maître Ahasver :

Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

Et puis, quand paraîtront ces lignes, l'année aura perdu son soleil, le Városliget ses feuilles, le palais sera fermé, les pavillons s'émietteront sous le marteau cruel du charpentier, et ces pages si incomplètes ne seront plus que le tardif hommage, le pieux souvenir d'un Franco-Hongrois

à la plus charmante et la plus aimée des expositions.

Résumons nous donc, ou, pour mieux dire, répétons-nous.

La très belle, l'admirable exposition nationale de Budapest marquera doublement dans l'histoire de la Hongrie et dans l'histoire de l'Europe. Elle consacre l'avènement définitif de la Hongrie, enfin émancipée, chaque jour grandissante; son avènement définitif, non point à la civilisation, car la civilisation hongroise est une des plus vieilles du continent, mais au progrès moderne, dont elle devient en quelque sorte l'avant-garde en Orient.

N'a-t-on pas dit souvent de Budapest: «C'est déjà l'Orient.» Certes, oui, et mille fois tant mieux pour Budapest. Désormais, l'on peut ajouter: «Et c'est encore l'Occident.»

Race résistante, fière et libre quand même, peuple essentiellement artiste et doué d'une étonnante faculté d'assimilation, désormais hardi et vaillant dans les œuvres de la paix comme dans celles de la guerre, occupant en Europe, dans un pays merveilleux et complet, un poste stratégique et géographique de la plus haute importance, la Hongrie a enfin opéré, par-dessus l'épaisseur germanique, sa jonction intellectuelle et politique avec l'Occident, et en Occident, surtout avec sa vieille sœur, la Gaule, de génie similaire.

Ce que pourront faire ensemble Gaulois et Magyars, se comprenant et s'entraïdant, demain nous le montrera.

Mais ce qu'aujourd'hui nous montre amplement, c'est que dans l'art, dans la science, dans l'industrie, comme dans

la politique, la Hongrie a rompu ses lisières. La Hongrie est elle-même. La Hongrie aura sa maîtrise. *Ungaria fara da se.*

A toi, chère Hongrie, dans le présent et dans l'avenir, salut et fraternité.



A
FRANCZIA VENDÉGEK
UTAZÁSA MAGYARORSZÁGBAN

MEGJELENT A MOT D'ORDRE ÉS GAZETTE DE HONGRIE
CZIMŰ LAPOKBAN

IRTA :

PROTH MARIO

MAGYARRA FORDITOTTA : CSAPÓ ZSIGMOND

MAGYAR ÉS FRANCZIA SZÖVEGGEL



BUDAPEST

PALLAS RÉSZVÉNYTÁRSASÁG NYOMDÁJA.

1886.



I.

Vigan indultunk; pajzán örömmel haladtunk.

Negyvenen voltunk a társas vonatban: fiatalok és vénnek, szőkék és barnák, deres- és fehérszakálluak, éltesek és korán felcseperedettek. Velünk voltak, a mint tudja ezt mindenki, Lesseps, Coppée, s a nemzetközi író- és művészeti társulat elnöke: Ulbach Lajos. Hisz néhány év óta ez a testület vezeti a különböző országok íróinak és művészeinek utrakész csapatait, s buzdítja azokat kölcsönös látogatásaikra! Tagjai, akár a legügyesebb diplomaták ekképen egyengetik az utat a jövő cél, az Egyesült Európai Államok megalapítása felé. Távolságunk még ennek megvalósításától, de azért a remény biztat. Tony Robert-Fleury, Georges Clairin és Escalier képviselték a festőművészetet; Massenet, Leo Delibes és Armand Gouzien a zenét. Velünk volt még Liechtenstein ezredes ur; a francia nagyipar Arbey urban lelte méltó képviselőjét, a francia tudományt pedig Dr. Robin és Dr. Pozzi urak személyeiben üdvözölhattük. Ott voltak még a párisi nagy sajtó munkásai, ott volt... de minek is soroljam elő! Önök ugyanis ismerik valamennyi kiránduló nevét, s utazá-

som folytán kétségen kívül egyik vagy másik név megemlékezésem tárgya leend.

A nyugoti vasut indulóházában Szemere ur, a magyarok küldöttje, tüzött mellünkre egy gyönyörű magyar nemzeti színű jelvényt, melyen a magyar czimer szépen ki volt festve.

Szemere ur a magyar irodalom egyik sajátos jelensége. Atyja 1848-ban a köztársasági eszméknek hódolt: mint a Kossuth-kormány volt miniszterelnöke később halálra ítéltetett s az ítéletet *in effigie* hajtották végre, miután Szemere Bertalan urnak sikerült Párisba menekülnie, hol fia Attila született. A bujdosón erőt vett a honvágy és nem is kérvén megkegyelmezését, visszatért Magyarországra, hol lelki gyötrelmei folytán a buskomorság vetett gyorsan véget életének. Sirjába nemsokára neje is követte. Fiok gyermekségének első éveit az Oiseau zárdában töltötte; ott nevelkedett a két Szemere-leány is. Később az ifjú Szemere a St-Barbe-féle intézetben kezdte első tanulmányait. Hazajövet Magyarországra, a fiut a családtól el kellett vala különíteni, avégből, hogy a magyar nyelvet megtanulja, és jelenleg szépen kezeli akár élőszóval, akár tollával, a nélkül, hogy ezért a francia nyelvet elfelejtette vagy elhanyagolta volna. Irodalmi működését műbirálattal és tárczairással kezdte meg.

Jelenleg a politika szólitja körébe és valószínűleg képviselőségre jut nemsokára. Ugy-e bár, aligha szemelhettek volna ki jobb tolmácsot a párisiak mellé? meg is felelt küldetésének annyi ügyességgel és tapintattal, oly jó humorral, hogy csakhamar elhódította a negyven utas hálás és örök barátságát.

Kiosztottak még közöttünk, az irányunkban való figye-

lem sikerült jeléül, egy igen hasznos és érdekes füzetet, melynek czime: «Budapest közmunkái». Irta dr. Országh Sándor, miniszteri tanácsos, országgyűlési képviselő, a budapesti közmunka-tanács és városi képviselő-testület tagja.

A vonat elindultával csakhamar betódultunk az Express-Orient étkezőjébe: jóízűt mulattunk, nehogy hiába töltsük az időt. Gouzien, Armand és Georges Clairin uraknak elismerésünket azokért a tréfás rigmusokba foglalt csipkedésekért, melyeket igazi párisi ügyességgel odavetettek kintűnőségeinknek.

Ezzel ügyünk meg volt nyerve. A jókedv, az az igazi francia jókedv, kardcsapás nélkül foglalta el az Orient-Express vonatot: helyt állott csak azért is, midőn áthaladtunk ama mogorva Németországon, hol egypár ficzkándo-zó dzsidás látása nem igen okozott örömet: de kitört azután ujult erővel, midőn átléptük Ausztria határát és volt helye a vidám zenebonának. A lakosok kíváncsisága, felébresztve Lesseps személye által, rosszakaratu és irigységgel tele volt Németországban, de Simbachon tul egyszerre az udvarias rokonszenv színében mutatkozott. Már Ausztriában sok barátja van a francziának, részint ösztön, részint meggyőződés szülte ez érzeményt. S ime, közeledünk Magyarország felé, melynek fiai mindmegannyi édes testvérünk.

Látszott ez vasárnap, midőn hajnali három óraker Szobbra érkeztünk. A gőzkocsit el kelle hagynunk, hogy gőzhajóra szállván, a Dunán végig Budapestre utazzunk. Pompás eszme, melyben egy igen jogos nemzeti kaczerkodás nyilatkozott, s ennek köszönhetjük, hogy a Szent-István birodalmának fővárosába való megérkezésünkör

oly festői és fenséges látványban gyönyörködhetünk. A szobbi pályaudvaron készen vártak a kocsik, melyeken eljutottunk egy kies magyar nyaralóba. Luczenbacher ur, a magyar főrendiház tagjának birtoka ez, s ott diszeleg a Duna partján.

A nyaralóban -megható meglepetésben részesültünk. A házigazda szives üdvözlete után alig pár perczczel, egy bájos fiatal leányka jött felénk, egy-egy virágcsokrot adva mindegyikünknek. Mindegyik bokrétához egy lapocska volt tűzve, melyen e sorok voltak olvashatók: «Isten hozott Magyarországra, második hazámba! Engedjétek, hogy ek-kép üdvözljön egyik honfitársatok, ki az 1870-iki háboru után árván maradván, Luczenbacher ur jóságának köszönheti, hogy menedéket talált e szép országban. Baille Anette, született Lunevilleben. Francziahonban».

Baille Anette kisasszony csakugyan egy lunevilli varga leánya; az apja mint jó hazafi a poroszok által felkon-czoltatott, az anyja meghalt bánatában. A kis Anette árván maradt hét éves korában. Luczenbacher ur gyerme-kéül fogadta, ekképen adván tanujelét Francziahon iránti rokonszenvének.

Midőn a lányka kifogyott a csokrokból, a következő üdvözlő beszédet rögtönözte:

«Örülök, hogy a sors engem jelölt ki elsőnek, ki önöket üdvözölheti Magyarországon. Legyenek meggyőződve, hogy itt szívesen látják; ne higgyék, hogy a magyarok rokonszenve csak külső látszat. Ellenkezőleg, igaz, nyílt és őszinte ez érzelem. Hogy igazat mondtam, bebizonyíthatom inkább, mint bárki más; mert tizenöt évet töltöttem közöttük és ez időben eleget tapasztaltam. Árván maradtam a franczia-német háboru után és nemes pártfogóim

jóságosan fogadtak maguk mellé. Felneveltek és arra oktattak, hogy szép hazámat szeressem. Nem irtották ki honom iránti ragaszkodásomat, sőt növelték, gyakran emlegetvén Franciaországot. Élttem fogytáig hálával tartozom nekik. Kivánom önöknek, tisztelt honfitársak, hogy ittlétük alatt megismerjék a magyar szívet és hogy megismervén azt, úgy szeressék Magyarhont, a mint én szeretem. Legyenek meggyőződve, hogy részükről e hon fiai tőlük telhetőleg bebizonyítandják, mennyire látják szívesen önöket, mondhatom, testvérekként fogják önöket magukhoz ölelni. Megtiszteltetés gyanánt veszik, hogy önök oly messzire fáradtak, ez országot meglátogatandó. Nem szónoklat, sem felköszöntés ez, szavaim őszinte szívből fakadtak, francia kebelből, telve szeretettel második hazája iránt.

Üdvözöllek ismételten, tisztelt honfitársak, Isten hozott benneteket e szép és drága Magyarhonba!»

Közel Budapesthez diszitett hajók közelednek felénk. «Vive la France!» kiáltásokat hallunk, ezt éljenzés követi és mi hangos «Vive la Hongrie!»-val felelünk. Vác városának egy küldöttsége szállott hajónkra, s szónokuk Lesseps felé fordulva, érczes és rokonszenves hangon e szavakkal üdvözölte: «Dicsőség a francia lángésznek és tudománynak, melyet önök, a nagy Franciaország küldöttei, képviselnek drága hazánkban.»

«Vive la France! Vive la Liberté! Egalité! Fraternité! Éljen Franciaország! Éljen a Szabadság, Egyenlőség és Testvériség!» hangzott minden oldalról, s megható jelene-tek követték e kis epizódot. Valamennyi jelenlevő francziának könybe lábadt a szeme.

Ami Budapestre való bevonulásunkat illeti, tollam le-

mond e pompás jelenet leírásáról. Gyönyörű idő volt. A rakpartok, a hidak, az utcák telvék tengernyi néppel. Pulszky ur, a kitűnő hazafi és tudós, a kiszálló helyre jött, őt követték a magyar írók társaságának tagjai. Ő és Budapest polgármestere ékes és meleg szavakkal üdvözölnek. A rendelkezésünkre álló kocsik csakhamar elszállítanak bennünket, keresztül törvén a lelkesült nép tengernyi sokaságán. Ezernyi kéz felénk nyul. «Vive la France!» hallatszik minden oldalról, ezt harsogják az utcán, az ablakokban, a társas kocsikon. Valóságos mámor, de hatalmas és szent mámor ez.

Ah, ha Francziához tudná!

II.

Az ünnepélyek egymást követik s van lelkesedés, testvéri ölekezés minden nap vagy igazabban szólva minden pillanatban. Úgy látszik, a magyarok biznak a francziák testi erejében: visszajövet úgy nézzenek minket, mint megannyi aczél- és gránitból alkotott férfiakat, kik helyt állottak fáradalomnak, álmatlanságnak, bőségnek és nélkülözésnek közepette.

Alig hogy megérkeztünk vasárnap (ó, felejthetetlen pillanat!) az írók és művészek társulatának helyiségében pompás villásreggelivel vártak reánk: nem voltunk hijján a felköszöntőknek sem: üdvözetek, a barátságos érzelmek ömlengései és az ölekezésekből bőségesen kijutott mind-egyikünknek, mert nagyrészt franczia-magyarokká lettünk. Sokan szólottak: francziák és magyarok, s hadd jegyezzük meg itt hamarjában, hogy Ulbach Lajos, a nemzet-

közi írók és művészek társulatának elnöke. sohasem volt ily szónoki vénában; s ezzel nagyot mondtunk. Hiszen e világlátott társulat elnöke az alkalmi szónoklat egy új és eredeti nemét alkotta.

Nézetünk szerint korunk egyik érdekes és jellemző jelenségét nyernők, ha valaha kötetbe gyűjtenők Ulbach Lajos valamennyi toasztjait, melyeket Európa különböző fővárosaiban elmondott. E könyv. ha valaha megjelenik, századunk termékeny utolsó negyedének legjobb politikai és irodalmi földrajzát nyújtaná. érdekes, változatos és gördülékeny előadásban.

Reggelizésünk után nyakunkba vettük a várost és gyorsan végig jártuk a magyar nemzeti kiállítás termeit. Francia hirlapjaink keveset vagy semmit sem szóltak e szép vállalatról, mely történelmi eseménynek mondható, s minden tekintetben méltó az előrelátó és enczyklopédikus elmék figyelmére. Párisba visszajövet vázlatos, de gondos tanulmányt fogok szentelni e szép kiállításnak.

Estefelé az írók és művészek rendezte társasvacsorára gyülekeztünk Jókai Mór a hirneves író elnöklete alatt. Mindegyik teríték mellé egy szép majolika-kelyhet helyeztek, melyen olvasható volt a vendég neve és a menu.

Este lelkesedéssel fogadtuk és hévvel tapsoltuk a budai színházban Blahánét, a nagy művésznőt, kiben örök ifjúságával, tündéri szépségével, szivhez szóló játékával a magyar népszellem megtestesülését véltük látni. Nekünk játszott: mennyi hévvel, s mily hatalmas és fenséges bájjal!

Hétfőn a budapesti központi pinczében reggeliztünk. Este a kiállítás nagy kioszkjában a kitünő katonai zenekar folyton francia dallamok előadásával gyönyörködttetett.

S egyre hangzott az éljen, minden utczasarkon harsogott a vivát.

A keddi est életünk legszebb és legnevezetesebb emléke. A zsufolásig megtelt nemzeti színházban magyar nyelven előadták Coppée «Le Luthier de Crémone» és Dreyfuss «Un monsieur en habit noir» és «Une tempête sous une crâne» című darabjait. A budapesti nemzeti színház elsőrangú művészekkel dicsekedhetik, köztük Pulszky né, kinek ipja a nemzeti muzeum kitűnő igazgatója.

A *Luthier* és a *Tempête* című szindarabokban a művésznő érvényre juttatta ihletét, művészetét és szépségét. Coppée és Dreyfuss urakat a szereplőkkel együtt háromszor hívta a közönség minden felvonás után. Lesseps urnak is volt része a mámorító tüntetésben, mely bizonyára újra kezdetét fogja venni holnap este a dalmüszínházban. A tapsnak nem lesznek híján Delibes és Massenet urak, a francia zene e kitűnő képviselői, kik Magyarországon rendkívüli népszerűségnek örvendenek. Kocsira szállunk és a két oldalt sűrűen felállított tömeg között haladunk, minden oldalról «Vive la France» harsogása hallatszik, mig nem eljutunk a nemzeti muzeum palotájába.

Gyönyörű épület, valóságos Olympus gyanánt tünik elénk a tündéri elektromos világ fényében és szép fehér márványszobrai között virágok és repkények ringatóznak. Beléptünkkor megszólal egy pompás énekkar, nemsokára a cigányok, még pedig a legjavából, ráhuzzák a szebbnél szebb nótákat; a nyirettyű meg sem áll egy perczig: egyre szól a csárdás és francia, magyar folyton járja; hát még azok az imádni való szép magyar nők! Hajnali három órakor hagytuk el a muzeum palotáját, el

voltunk bájolvá, el voltunk törődve, fáradtak voltunk és egyszersmind gyönyörrel tele. Ah, mily rettenetes, de bámulatra méltó nemzet!

Kedden a vigadó termében reggeliztünk. Pest városának szép és nagy építménye, a hol pompás ünnepélyek és jelmezes tánczvigalmak szoktak tartatni. A reggelit a város vendégszeretete ajánlotta. Részt vett benne Foucher de Careil, Franciaország követe és Belle, a francia konzul. Étkezés után átrándultunk a híres Margitszigetre. A Duna kellő közepén diszeleg a földnek e legkiesebb mulatóhelye, mely egyuttal a világnak egyik leghiresebb gyógyfürdője. József főherczeg, ez Eldoradó szerencsés urának vendégei voltunk. A társas étkezésen, melyet a vendégszerető herczeg rendezett, Zichy Jenő gróf elnökölt. Ez egyszer megszólalt a hivatalos Franciaország, s mondhatom, okosan és talpraesetten. Foucher de Careil felköszöntötte Magyarországot, a költészetet és a művészetet, mint a különféle nemzetek kapcsát.

A cigányok szép zenéjükkel ismeretlen és földöntúli régiókba ragadnak minket, Leo Delibes és Massenet lelkesedésükben mintha csak a hetedik menyben volnának. És képzeljék, egy hét előtt nem lesz vége ennek a gyöngyéletnek. Már-már kezdjük féltetni azt a kis eszünket, a mi van, nem is szólva egészségünkről. Nem bírom tovább! KönyörüljeteK rajtam!

Este ime ott vagyunk a budapesti fényes és nagyszerű dalműszínházban. A terem zsufolásig telt, a sugáruton temérdek a nép, ünnepélyre érkezünk. Leo Delibes dirigálja a zenekart a *Coppelia*, Massenet a *Herodias* előadása alatt. Mennyi koszoru, mennyi taps!

Levelemet befejezem egy nagyszerű és történelmi neve-

zetességü tüntetés rövid felemlítésével. Ma szerdán reggel a francziák testületileg zarándokoltak a nagy nemzeti költő: Petőfi Sándor szobrához. A költő 26 éves korában hunyt el a csatamezőn, küzdvén honának függetlensége-ért. Holttestét soha sem találták. Van szobra, de nincsen fejfája. Nagy nemzeti színü koszorut vittünk vállainkon, mindnyájan fekete diszruhát és fehér nyakkendőt öltöttünk ez ünnepélyre. A szobor talapzatánál Lesseps ur, ki ez alkalommal feltüzte volt nagy rendjelét, rövid, magvas beszédben üdvözölte a tettek emberét, a bátor költőt. A nagy francia hódolt a nagy magyarnak. Coppée elszal- valta szép alkalmi költeményét, melyet előtte való estén irt: mondjam-e még, hogy lelkes éljenekkel üdvözölte a közönség?

S letettük a koszorut Petőfi szobrának talapzatára.

Pulszky röviden szólott az ünnepély jelentőségéről és szavait: «Vive la France»-al fejezte be. Tizenötezer ember ajkáról harsogott a «Vive la France!» Pulszky maga kijelenté ez alkalommal, hogy történelmi esemény tanui vagyunk. A jelenlevők közül sokan könyeztek, valameny- nyien pedig rázendíték nemzeti himnuszunkat: a *Marseil- laise*»-t.

III.

A kiállítás nagy éttermében tartatott meg a Budapest városa által rendezett fényes bucsulakoma. A mint ezt elképzelvek, a lelkes felköszöntők egymást érték; a leg- többje talpraesett volt és élénk tetszéssel fogadtatott, s majdnem mindegyikünk leróttá ez egyszer szónoki tarto- zását. Kijutott az áldomásphárból a tudománynak, a

művészetnek és Grévy urnak, a francia köztársaság elnökének.

Pulszky ur. a kitünő tudós és hazafi. köszöntötte fel a francia köztársaság elnökét: a jelenlévők felállottak helyeikről és egyhangulag éljeneztek a beszédet.

Mellékesen legyen mondva, van ebben egy kis példaadás, melyet jó volna követnünk. Külföldön, valahányszor a nemzet himnusza hallatszik, vagy az államfőre felköszöntőt mondanak, a jelenlévők felállanak helyeikről. Nagyon szeretnők, ha Francziahonban is követnők ezt a szép szokást és állva, fedetlen fővel hallgatnók a *Marseillaise*-t vagy az államfőre mondott felköszöntőt. Fölösleges ezt indokolnom; a dolog nem szorul magyarázatra.

A felköszöntők között volt egy, mely figyelmet keltett s a magyar sajtóban is felemlítettet. Ugyanis Arbey honfitársunk, kinek Magyarországon nagy iparvállalatai vannak, felelvén Zichy gróf, a magyar kiállítás másodelnökének udvarias bókjára, bátran hozzáfogott egy fontos közgazdasági kérdés taglalásához.

Beszédét jónak tartottuk szószerint ideigtatni, hogy olvasóink hü tudomást szerezzenek az abban foglalt eszmékről.

Arbey ur ekképen szólott:

Mint a magyar kiállítás nemzetközi osztályának egyik kiállítója és mint birtokosa egy zemplénmegyei erdei vállalatnak, van szerencsém Zichy gróf ur azon szavaira válaszolni, melyek hozzám személyesen intézvék ugyan, tulajdonképen azonban a francia ipart illetik.

Számos ellenségünk és irigyünk arra törekedhetnek, hogy az érdekek politikájában meghasonlást keltsen közöttünk.

Vigyázzunk hát, s bizván bár a jövőben, tegyük meg óvó intézkedéseinket.

Kormányaink bölcsen cselekedtek: az arlbergi alagut elkészült és ime, minden fölösleges közbenjárót mellőzhetvén, a két hon ipara és kereskedelme kezét nyujthat egymásnak.

Az önök nyersterményei, melyek bősége megmérhetetlen, rendkívüli jövedelemmel biztatnak s önök ipara, mely már élete hajnalán annyira megizmosodott, bizton szállíthatja nyugotnak e hon jóizlésben és eredeti modorban készült áruczikkeit.

De a kitünő mester, ki az akadályok és távolságok megszüntetésében remekel, szeretett Lessepsünk önöknek bizonyára azt mondaná, hogy az alagut furása nem elegendő, a vámokra és a vámharczra is kell gondolnunk.

S ime, itt tűnik fel az érdekek politikája, melynek hálóit gyakran azok szövök, kik a más boldogságát irigylik.

Magyarhoni barátaim, kérjék meg képviselőiket, kormányukat arra, hogy közös érdekünket megóván, állapítsák meg a legolcsóbb ártételben az Arlberg-vonalon át történendő szállítások költségeit. Jól tudom — s a minap értekeztünk e tárgyról az itteni kereskedelmi kamara elnökével — hogy kereskedelmi összeköttetésünk másik tényezőjét — a vámtarifát illetőleg — egy újabb tény merült föl. Földmivelőink és gabnatermelőink állítólagos védelméről van szó.

De legyenek meggyőződve, muló incidens ez, felleg, mely eloszlik, mihelyt ujonan megválasztott képviselőink elfoglalandják helyeiket; közös egünk ki fog derülni és oly szépen kéklenni, mint az önök fenséges Duna folyója.

És meg lévén győződve, mint ember, ez ósdi sorompók lassankénti eltűnéséről, s mint iparos, ki hazafiui és emberbaráti érzelmeitől áthatva kívánja, hogy hazájának czikkei a határon túl terjedjenek, de kölcsönösséggel a más nemzetek terményeit és a rokonszenves nemzetek ujdonszült iparának czikkeit illetőleg: biztosíthatom önöket, hogy a jelzett incidens el fog mulni és hogy a földmivelő Franciaország könnyen át fog alakulni éghajlatának változatos voltánál fogva. Nem sokára el fog enyészni a tengerentúli verseny által okozott alapos aggodalma, gazdaggá lesz munkája és leleményessége által.

Bocsánat, uraim és magyar feleim, hogy elhagytam ömlengéseink tiszta és szívélyes örömeink terét

De a mint szokás mondani nálunk, abban az országban, melyet a másnak boldogságát irigylők elneveztek könnyelmű országnak: legyünk gyakorlatiak! Áll meggyőződésem, hogy szerény nézetemben osztozkodnak a magyarok, kik annyira értelmesek és az ipari tevékenységre terelik azt a magyar erélyt, mely annyira kifejlődött visszavivott szabadságok fényes harcmezéjén.

A jövő előrelátó munkásaira üritem poharamat, azokra, kik a szeretetre méltó magyar nemzet ipari és kereskedelmi terjeszkedésén fáradoznak: Matlekovich elnök ur, Zichy gróf ur, Türr tábornok ur éljenek! Egy szóval éljen a magyar ipar és magyar kereskedelem jövője!

A lakoma bevégeztével megjelent társaságunkban anyja kíséretében az a fiatal hölgy, ki annak idejében elnyerte a szépség díját.

Csinosnak látszott, egyéb semminek, arczkifejezése különben nem igen vall valami élénk észjárásra.

Egy órával azután egy külön vonaton elindultunk a magyar vidék látogatására, a pályaudvaron összegyűlt nagyszámú társaság bucsuüdvözlete között.

Az éjjelt jól-rosszul az első-osztályu kocsikban töltjük. A magyar vasuti társaságok Németországban készítették e kocsikat, az igaz, de alkalmasabbak a pihenésre, mint a belga társaság Sleeping-Car-jai. Időnként az állomásokon hangzó éljenek s a Marseillaise harsogása riaszt fel álunkból. Kevés időre minden elhallgat, de azután új erővel halljuk hajnal hasadtával.

Rozsnyón a város polgármestere, Tölgyi tanár ur, üdvözöl minket francia nyelven: Coppée rögtönzött beszédben válaszol.

Dobsinán a polgármester a városi tanácscsal együtt a pályaudvaron megjelent fogadtatásunk végett: a község feje senki más, mint Andrassy Manó gróf úr, a volt mi-

niszter fivére és a híres grófi család leggazdagabb tagja: egymaga 75.500 forintnyi adót fizet. Andrassy gróf ur emlékeztet bennünket ama testvéri rokonszenvre, melylyel hajdanában Francziahonban a magyar menekülők fogadtattak. A község házánál pompás villásreggeli vár reánk. Dobsina hölgyei szolgálják föl az izletes étkeket.

Magyarország északi részén van Dobsina, az ország leggazdagabb városainak egyike; lakosainak száma meghaladja a 16.000-et. Környéke bővelkedik a vasbányákban. Az utcán a két sorban felállított festői egyenruhájú bányászok, a városházának bejárata előtt pedig a tűzoltó csapatok diszelegnek.

Az Andrassy gróf és a vidék többi urainak szivességéből rendelkezésünkre bocsátott kocsikon a tájék megtekintésére indulunk. Utunkon minduntalan rongyos vagy félmeztelen cigányrajra akadunk. mindmegannyi cinikus kéregető. Felváltva néha feltűnik előttünk a jámborképű munkások és alázatos tótok egy-egy csoportja. Emezek köszöntenek, amazok alkalmatlankodnak.

Áthaladunk a szép Stratzina völgyén, s aztán a lejtős erdőkön keresztül mindig magasabbra mászkálunk, míg végre elérjük a híres dobsinai jégbarlangot. Nemrég fedezte föl egy magyar mérnök a vidék e nevezetességét: a turisták nyugtalan közönsége még kevéssé ismeri, miért is teljes szivünkéből figyelmükbe ajánljuk. Képzeltjenek egy rengeteg, két tagból álló barlangot. Az egyiket elnevezték Szalonnak, a másikat Pokolnak. A jégoszlopok, a jégfalak és a hatalmas függő jégcseppek meseszerű látványának bámulatos hatását még jobban fokozta a meg-megujuló magnesia-fény világa.

A pokolnak nevezett üreg rengeteg mélységü (lejtőjén

130 lépcsőfok van); borzadalmas és nagyszerű látvány. «Szakasztott mása a Dante ötödik poklának», jegyzé meg találóan Pulszky ur.

Visszatérünk a vendéglőbe, pompásan reggelizünk zajos és barátságos társalgás közepette, utközben csecsebecséket vásárolunk. Ujból kocsira szállunk és a Kárpátokba rándulunk.

Olvasmányaikban önök bizonyára már akadtak bérczek részletes leírására, a gyenge tollam alkotta rajztól tehát megkímélhetem önöket. Álljon itt csak annyi, hogy tágasabb látkör és változatosabb látvány szemlélésében aligha gyönyörködhattunk valaha.

Utunkat Tátra-Füred felé vesszük; ez a szép Magyarhon számos ásványforrásos gyógyhelyeinek egyik legszebb és legkielesebb fekvésű helye. Lassan másztuk meg, mint mondám, a Kárpátok lejtőjét, olympusi porfellegek burkolnak, a forró napsugár éget, de mindenütt ünnepelnek, mindenütt és folyton el vagyunk ragadtatva, s keblünkben a boldogság érzete honol. Nem tudom hol, de az utszélien valahol három lányka, anyjától vezettetve, kendőkkel intett felénk; az egyik kendő piros volt, a másik fehér s a harmadik kék: közben-közben a lánykák «Vive la France»-t kiáltottak. Granonitzán egy pórház fehér falain tündöklött és messziről szembe öltött e felírás: «Vive Lesseps!»

Diszes ruhába öltözött hölgyek az út közepén várják hintóinkat és a mint megérkezünk, virágokkal árasztanak el bennünket. Már-már nem is tudjuk hová tenni a rengeteg sok virágcsokrot, mindnyájan fel vagyunk bokrétázva, bokréta van minden gomblyukban, a kalapjainkon és még zsebeinkben is. Néha mi bokrétázzuk fel a hölgyeket.

Néha leszállunk hintóinkból s van azután helye a barátságos ömlengésnek és kimondhatatlan megilletődésnek. Blumenthalban két előkelő hölgy testvérbátyjukkal közeledik Lesseps hintájához: az ismeretlen rövid, magvas megszólítással üdvözli az átvonuló utasokat.

A mig élek, visszhangként fog keblemben rezegni ama szózat, telve szenvedélyvel, őszinteséggel, megilletődéssel, élem fog tűnni a szem lángoló kifejezése és az a hang, melylyel mondá: «Notre France chérie!» A hölgyek, kiknek egyike francia származásu, reszketve nyujtják át virágcsokraikat.

Meg vagyunk illetődve, könyezünk.

IV.

Kissé hosszasabban tartózkodunk Poprádon, a hol hozzánk csatlakozik Türr tábornok, kiben ezentul kirándulásaink egyik kitünő és vidám utitársát fogjuk tisztelhetni. Folyton környezve és kényeztetve meglátogatunk egy szép kis kertészeti vállalatot, mely Huss ur, egy tisztességes agg 17 évi iparkodásának köszönheti bámulatos fejlődését. Huss ur ugy nyilatkozott Pulszky ur előtt, hogy ha nevét valamely párisi lapban látná kitéve, meghalna örömeben. No csak nézze meg, kedves magyar felem és éljen sokáig. Dehogya is halálos az ilyen dolog.

Tátra-Füred ujabb keletü ásványos gyógyhely, kényelmes és kaczer berendezéssel. Kedves társaságával, nagy-szerű tájékaival gyönyörü nyughely volna; áldott egy pihenő esnék itt rohamos utazásunk után, haj, de az ég, ez egyszer csakugyan ő, másképen intézkedett. Esett, esett

szüntelen, otrombául, szemtelenül, s a véghetetlen tájkép eltűnt az esetlen felhők vastag boritéka alatt. Ez azonban cseppet sem akadályozta meg e sorok íróját abban, hogy Tolnay urral, a magyar államvasutak előzékeny igazgatójával, meg ne mászsza a Kárpát ormait, miglen a gyönyörű és zajos Kaulbach-vizesésig értünk. Este testvéries multság volt a kaszinóban, hol nem volt hija sem a csárdásnak, sem a keringőnek, sem a francia négyesnek, s megjegyzem, járták a bájos körmagyart is.

A hölgyek örvendve e találomra jött vigságnak, mely a nyaraló egyhanguságába életet hozott, igen barátságosan fogadtak: kifogyhatatlanok voltak a pajkosság ama szellemes és tapintatos nemében, mely annyi bájjal övedzi a magyar nőt s melyet a felületes szemlélő néha összetéveszt a szabadossággal: pedig az élvvágyszabadoságát nem ismeri a magyar büszkeség. A tánczvigalom alkalmával volt szerencsénk Trefort kisasszonynyal, a miniszter leányával találkozhatni.

Trefort ur évek óta a közoktatási ügyeket vezeti és mint Tisza ur munkatársa (boldog ország, hol a jó miniszterek tíz évig maradnak a kormányon) Magyarország rohamos haladásának egyik főtényezője. Egy kivándorolt francia család ivadéka lévén, Trefort ur nagyon szereti Franciaországot, de őszinte és buzgó barátságát nem igen bátorították a budapesti francia konzulok, e jobbára bizarr és tehetetlen emberek; míg elvégre Laugier de Villars ur töltötte be e hivatalt. Működését jó emléken tartják itt: a jelenlegi konzul Belle Henri ur szintén jó irányban halad és örömmel ismerjük el kiváló értelmiségét és hazafias törekvéseit.

Ugyanis Trefort ur mondá nekünk egy alkalommal

megemlékezvén nem tudom melyik konzulunkról: «Mindent elköttem, hogy megtudhassam tőle, mily módon kedveskedhetném Franciaországnak. Kedvencz eszmém volt, valamit cselekedni érte. Nyilatkozatra kényszerítém, minden módon kiforgattam és nem nyerhettem tőle mást, csak ezt az egy választ: Köszönöm uram, én közvetlen levelezésben állok Bécsessel».

Mondanom sem kellene, hogy a francziák Trefort kissasszonyt az udvarias és tiszteletteljes figyelem számos jeleivel halmozták el.

Másnap Poprádra indultunk, ki lóháton, ki talyigán, ki kocsin; onnan vasuton Csorbáig haladtunk. Megjegyzem itt egyszersmindenkorra, hogy külön vonat állott rendelkezésünkre. Egyáltalán utunkban a magyar vidéken mindig külön vonatokat használtunk, melyeket a magyar vasutak főnökei személyesen igazgattak; a mozdonyokon rendszeren a számos koszoru mellett a magyar és francia nemzeti lobogók voltak kitűzve. Egyuttal egyszersmindenkorra felemlítjük, hogy utunkban valamennyi pályaudvar, utca, ház és középület ilymódon volt diszitve. De még egy ujnemü zászlót is kombináltak, melynek vidám tarkasága mintha félénken jelezte volna az Egyesült Európai Államok jövődöbeli lobogóját a francia és magyar színek egyesülésében.

Előre kijelentjük: az idő rövid és e történelmi nevezetességü utazás négy napjáról kell számot adnunk, tehát egyszersmindenkorra kijelentjük, hogy a diadalkapuk, a jelvények, az üdvözlő feliratok stb. előszámlálásától elálunk. «Üdvözlégý! Éljen Franciaország! Francziák, üdvözlünk!» ezt olvashattuk mindenütt; s a gyengéd figyelem leleményességének annyi jelét láttuk, hogy számát

sem tudnók adni. Elárasztottak vele, ránk zudult görgetegként, mint a virágcsokrok árja fejekre és hintóinkra.

Csorba állomásán az összes lakosság várt bennünket.

Az üdvözlő beszédek és ama forró ölelések után, melyek e szép ország egyik sajátosságát képezik, a hatósági testület kíséretében megmáztuk a Csorba hegyet, a Tatra lánczának egyik ormát. A magaslaton kimondhatatlan meglepetés várt reánk. Megpillantánk egy tavat: nagy és kristálytisza tó volt, csendes és csábos, akár egy olaszországi tó: imitt-amott könnyü bárkák barázdát hagytak a tükör felszínén, az egésztest pedig meredek sziklaoszlopot szegélyezték: s óh váratlan öröm, volt ott egy büszke fensik, honnan a szem belátja az országot véghetetlen távolban, hegyeivel, síkságaival és völgyeivel. Sokan jönnek ide egy pár napot mulatandó, s mi ott több jó magyar barátunkra akadtunk. Csorba ura és előjárója, Szentiványi ur, régi fajta, tősgyökeres, erős testalkatu és őszszakállu magyar ember, ki szeret mulatni e gyönyörű tájon. Bőséges reggelivel kínált meg bennünket. S itt a természet színe előtt, e nagyszerű olymposon úgy éltünk, mint a kisistenek, azaz jól mulattunk, a mig tellett. A földmivesek a környékből összesereglettek. Fürgé tánczokat rendeztünk, mi pedig százával ismételttük éljenezésünket a visszhang által. Egy kis pénzmag fejében megfosztottuk a lakosokat tüsszőiktől és rettenetes pipáiktól. A szédületes lejövet után nosza újra a vasutnak. Este Szolnokra értünk, hol a város költségén a vasut éttermében megvendégelttünk. Tengernyi sokaság környezett, folytonosan éljenezvén bennünket. Szomszédaink között volt egy francia nő is (sokan vannak, kik Magyarországon

mentek férjhez): a hölgy unos-untalan kérdezősködött úgy utazásunk részleteiről, úgy az örökké imádott Franciaországról és kirándulásunk vezetőiről.

Másnap délben ünnepélyes bevonulást tartottunk Aradon, az Alföld híres városában. Jól mondom, hogy ünnepélyes bevonulást, mert soha uralkodó, belépven hűséges városába, nem részesült annyi tiszteletben.

A kocsik lépésben haladtak, az örömkialtásnak se hossza, se vége, a virágözön majdnem megfullasztott. A városházán nagy fogadtatásban részesítenek; azután megtekintjük a város nevezetes iparvállalatait: és végre volt egy kegyeletteljes utunk ama kis szobor felé, mely ott emelkedik a tágas mezőn, a hol tizenhárom hős vértanu halállal mult ki a nemzet függetlenségeért.

A 49-iki harczok áldozatai! A kis züllött oszlop helyén nemsokára nagyszerű emlékkő fog emelkedni. Már is munkában van és tervezetének egész fényképét visszük magunkkal emlékül. A magyarok megbocsátottak egykori ellenfelüknek, ki jelenleg alkotmányos királyuk. Megbocsátották neki a tizenhárom vértanu halálát, kik kivégeztettek, daczára annak, hogy megadásuk előtt, ha nem csalódom, az ellen életük meghagyásával biztatta a hősoket.

Megbocsátottak, de nem feledtek. Ott a szobor, emléük hűségének jelképe.

Ritka eset ez korunkban, nemde? de nem akarom tovább bolygatni, felemlitem, mint a magyar nemzeti jellem szabatos kifejezését.

Este társas vacsora és tánczvigalom volt a szép város-
ligetben, a hol falusi ünnepélyt rendeztek.

Lesseps, Coppée, Türr és valamennyi francziának bőven

kijutott a rokonszenves tüntetésekből. Táncz és zene mindenütt, a nagy teremben, valamint a fák alatt. Szokása szerint a fáradhatatlan Lesseps tánczra kerekedett, követte Ulbach; mi sem maradtunk tétlenek, mert a földmives gazdák addig nem nyugodtak, míg életük párjával avagy leányaikkal egyet-egyet nem lejtettünk. Éjféltájban szállodánk felé vetődvén, a mint betérünk egy kávéházba, megragadnak bennünket, úgy visznek a szállásunkra, miközben a czigányok egyre huzzák a Marseillaise-t.

V.

Mezőhegyesen nem volt zajos tüntetés. A kormány vendégei vagyunk. De a fogadtatás szives és előzékeny volt. Különben majd meglátják, vajjon helyesen cselekedett-e a kormány.

Mezőhegyes egy rengeteg gazdasági uradalom, mely a királyi ménes fentartására és szaporítására szolgál: úgy hiszem, a magyarországi méntelepek legnagyobbja, s már második József idejében alapítottatott. A telep katonai ügykezelésre van bízva, igazgatója Ehrenberger ezredes ur. Magának a birtoknak igazgatóságát polgári tisztviselők végezik, élükön Gluck Gyula urral. Mindketten rendelkezésünkre állottak és ottlétünk utolsó perczéig a legudvariasabb figyelemben részesítettek.

A tiszt urakhoz voltunk beszállásolva; előzékenyen fogadtak és igen szeretetreméltóan viselkedtek irányunkban.

Mellőzvént a nappali háromszoros étkezést, a barátságos társalgást, a felköszöntőket, a csárdást, elmondom.

miket láttam Mezőhegyesen. Először királyi méntelepet. Hogy szép, szükségtelen mondanom. Királyi ménes Magyarországon, a Centaurok hazájában! elképzelhetik, hogy mi lehet az. Meglátogattunk valamennyi istállót, megmutatták az idomitott és szilaj méneket; elővezették és jártatták a ménes valamennyi Bucepháljait, s láttuk a lovardában a 10 éves növendékek lovagló gyakorlatait; köztük volt egy kis francia: Belleville városnegyedéből csöppent ide a ficzkó, kit ideiglenesen Coppée mellé rendeltek «puczmajszternek».

Megbámultuk a méneseket és lovasokat, s azután a kosik vágatva vittek bennünket a széles róna minden irányában

Itt rendkívüli jelenetnek voltunk tanui, s mondhatom, mások tanúsága szerint, hogy e században halandó nem látta párját annak a szép látványosságnak.

Királyi látvány volt, a mit Franciaország tiszteletére rendeztek: költségei túlhaladták a 10,000 frankot. Számitsuk hozzá a többi kiadásokat és bátran tehetjük 20 ezer frankra az összeget, melyet a kereskedelmi miniszter nagylelküleg fogadtatásunkra költött.

A mezőkön végig, kilométernyi vonalban, huzódik el a mezei munkások sora; mindegyike az ekeszarva előtt áll. Alig látni végét-hosszát. Mindegyik csoport mellé oda rendelték az öregbérest. Éljenzéssel fogadnak, mi hasonlóan felelünk.

Ökörscordák, nagyszerű gulyák számaron nyargaló pásztoraikkal vonulnak el előttünk. Időközben előcsörtet zárt sorokban egy-egy nagyszámu csikófalka. Követi pásztora, a híres csikós, kék gyolcsból készült nemzeti ruhájában, a szó szoros értelmében végig hasalva a száguldó pari-

pán; olyan centaurok ezek, mint a minőt a költő legmerészebb képzelete sem álmodott soha, s kik lovaikat szüntelen sarkalván, ostorozván, szélesebb vágatásra készítetik: a kavargó porfellegek között imitt-amott feltűnik egy háborgó barnás hullám, az összetorlódó csikók mozgása: messziről pedig utánuk baktat a bojtár számarra, a nyáj hű kísérője. Ott tartják a kis fülest, hogy a csikókat a másnemű állatok látásához szoktassák. Szeretik is őt a pajkos nyájban, alig hogy eltéved egy perczre, a csikók elszélednek minden irányban a csacsit keresni.

A mint tovább haladunk, megmutatják a nagy gőzgépet, mely 33.000 forintba került, s egy percz alatt megszántja és beveti a legterjedelmesebb tábla földet. Éljen az ipar!

Hintóink, mintegy harminczan, és lovasaink újból elindulnak, s nemsokára újból bámulatra ragadtatánk.

Képzeljének két-két oldalt hosszú sorban 20 gőzmozdonyt, cséplő, kaszáló, asztagkötő stb. gépet, mindmégannyi zakatol és derekasan működik. Közepén pedig a szálas árbóczok beláthatlan sora: villanyos lámpák ezek, melyeknek fényénél éjjel végezik a sürgős mezei munkát.

Paripát vezetnek Lesseps elé és az öreg ur gyorsan mint a villám ott terem a nyeregben: s aztán hajrá neki a széles pusztának: hipp! hipp hurráh! Éljen Magyarország, éljen Franciaország!

A mint visszatérvén, vacsorához készülünk, a teuton-sajtó esetlen otrombaságairól értesítenek bennünket. Úgy látszik, Bismarck uram és nemzeti nyája nagyon is megörrolja, hogy Magyarhonban járunk és hogy a magyarok kedvelnek minket.

Szegény németek! Mindig irigyek és mindenütt utáltatják magukat.. Vérékben van. Ulbach Lajos jól odaszól nekik, tapsolják is a magyarok, polgárok és katonák kivétel nélkül.

Másnap a pusztá komor porfellegein áthatolván, Károlyi gróf urhoz, a monarchia londoni követéhez érkezünk. A gróf ur távollétében meghatalmazottja fogadott bennünket a házigazda nevében. A nyájas és bőkezű vendégszeretet szép tanujeleivel találkoztunk. Károlyi gróf ur a vagyonosak legvagyonosabbja, évenként 150,000 forintnyi adót fizet és birtokai kisebbitett mértékben nyújtják azt a meseszerű tündéri látványt, melynek előtte való napon tanui valánk.

Mint sok más helyen, úgy a gróf ur birtokainak területén is a lelkész vállalkozott a szónoki tisztre, üdvözölve a vendégeket, valamint Csorbán szintén a lelkész ur volt, ki abbéli kívánságának adott kifejezést ékes szavakban, hogy vajha a francia nyelv buzgónterjesztetnék Magyarországon.

S a nagyúri kastély falai között cigányzene és francziák éneke egyesülten hangoztatta a Marseillaise-t.

Előre! Ime Szentés! Deli legények banderiuma jön elénk, a zászlók fennen lobognak, a lovasok körülveszik a vendégeket.

Szentés egy földmivelők lakta tekintélyes város; képviselő-testülete határozottan kijelenté: «Kerüljön bármibe, a francziákat el kell hozatni hozzánk is!» Jól van, szeretett barátim, ime megjöttünk! A diszes banderiummal élünkön bevonulunk Szentés városába. Minden oldalról ránk özönlik a virágok árja. Egy nő megragadja kezünket, hogy azokat megcsókolja; ott látok egy másik

nőt mintegy imába merülve. A közpiacon egy nagy állványt készítettek a hivatalos fogadtatás színhelyéül. Mily fogadtatás! A francziák megindulásukban könyeznek.

És mennyi figyelem, mennyi gyöngédséggel, mily lázas örömmel fogadtatánk a magánházaknál, melyek vetélkedve ajánlották fel vendégszeretetüket. Fürdőket tartottak készen: a dusan terített asztalhoz le kellett ülnünk: nem gondoltak azzal, hogy a városházán közlakoma vár reánk. Örökké hálás leszek Doma József ur és kedves családja iránt és életemben sem fogom elfeledni amaz áldott órákat, melyeket vendégszerető házának fedele alatt töltöttem. Számát nem adhatom a gyengéd figyelem minden jelenségeinek, melylyel találkozáink Szentesen való mulatásunk rövid tartama alatt.

Legközelebb egy terjedelmes kötetben bővebben szándékozom megemlékezni mind e nevezetes élményeinkről.

A városligetben egy bájos leányka lelkes költeményt szavalt hévvel, Lesseps ur tiszteletére, mire a szép izlés-sel rendezett falusi tánczvigalom kezdetét vette.

A közvacsorán a francziáknak egy szerencsés ötlete támadt. Kettőnk-kettőnk közé egy-egy bájos magyar menyecskét ültettünk. Lakomázás közben a városháza elé ért a diszes fáklyásmenet, melyet tiszteletünkre rendeztek. Este tánczvigalom; no de apróztuk is isten igazában, lábaink most is sajognak utána. A legjobb kedvűek járták hajnal hasadtáig. Reggel az összes lakosság elkísért a *Mária-Anna* gőzhajóig, mely elvisz bennünket a félelmes Tisza hátán Szegedig. A bucsuzásnak se vége, se hossza.

Elindultunk. Utunk hosszában egymásután kandikálnak felénk a csinos falvak. Egyikéhez, mentegődzésünk da-

ezára, be kellett szólnunk. Meg akarták mutatni a csatorna-építkezést.

A lelkes ur üdvözölt bennünket, s mondhatom, remekül szólott. Szerinte utban levő platói sereg valánk, s e szókért nem igen nehezteltünk a szónokra, sőt ellenkezőleg, köszönettel fogadtuk beszédét.

A széles csatorna-árok felett a magas sikon asztalokat terítettek számunkra.

Le kellett ülnünk és megizlelnünk az elénk tálat gyümölcsöket. Szép és messze kilátás kínálkozott a terjedelmes sikon, körülöttünk zsongott a falu nyájas és vidám népe. Ez egyszer is, mint számtalanszor másutt, csak azt sajnáltuk, hogy rögtönző fényképészeti gépet nem vittünk magunkkal.

Csinos lányok kínálgatták az izletes étkeket, s midőn hajóra szálltunk, mindmegannyian gyümölcsössel rakták meg zsebeinket. A többi között Lesseps urnak egy gyönyörű dinnyeszelet nyújtatott, mit honfitársunk mindnyájunk szeme láttára jóízűn elköltött, a közönség zajos éljenezésének közepette.

Utközben egy parti munkálat megtekintése végett rövid időre még egyszer kikötünk, s aztán minden megszakítás nélkül gyorsan evezünk Szeged felé.

Lázás ingerültség fogott el bennünket. A hajón sürgünk-forgunk. A városokhoz és magánosokhoz intézendő feliratokat írjuk alá, névaláírásokkal és emléksorokkal látjuk el a legyezőket, melyeket deli magyar hölgyeknek szántunk ajándékol.

Ahol Szeged! A mint közeledünk, diszitett hajónk felé özönlik a csónakok és lélekvesztők serege. Az evezők háromszinü zubbonyt öltöttek, a sorompón háromszinü

szalagövvel diszitett hölgyek várnak, kik kiléptünkkor virágözönnel fogadnak. Egy csónak felfordul, evezői, mintha mi sem történt volna, vigan uszkálnak a hullámok között és meg sem szűnnek éljenzésükkel.

És mekkora tömeg a rakparton, mily lelkes tüntetés az utcákon! Tegyük szivességet a magyaroknak csak egyszer, bizony van köszönet benne.

Gyorsan épül ez a város, melynek, az idő rövidsége daczára, minden zugát megmutatták. Csak egy-két évet még és Szeged a szó szoros értelmében újabb modoru szép és gazdag várossá fejlődik.

A városházán, a mint elképzeltetik, vig közlakoma rendeztetett. Ez volt a számos lakmározások utolsója, s volt is a barátságos ömlédezések tuláradozása. Aztán oly városban időztünk, a hol a Francziahon iránti lelkesedést fokozta még a hálás megemlékezés. Armand Gouzient, Félicien Ropst s mindazokat, kik annak idejében a Francziahonban rendezett közadakozás közvetítői voltak, rendkívüli szivességgel halmozták el.

A francia felköszöntők közül különös felemlitést érdemel Emil Blavet kartársunk párját ritkító beszéde. Utazásunk előtt nem volt szerencsénk Parisist személyesen ismerhetni, de azóta mindnyájan megszerettük, mert az első naptól kezdve az utolsóig egyetlen egyikünk sem adta annyi tanujelét megállapodottságának, a tapintatnak, s az őszinte lelkesedésnek. Szegeden elmondott beszéde az érzés és jóizlés remeke. Az egybegyült francziák és magyarok zajos helyeslése között fejtegette utazásunk nagy jelentőségét, melyről a történelem lapjai fognak megemlékezni.

Francziahon fellelé magát e hazában. Hön szeretik

itten, Franciaország tudja ezt és ennek tudata elenyésztí gyanuit, vigasztalja szívét, feléleszti öntudatát és százszorta növeszti bátorságát. Méltó lesz a magyarok szeretetére.

Ime, első öröme a hadjárat óta; és ezt örökké meg fogja hálálni szeretett testvérének: Magyarországnak.

Körülbelől ez volt a beszédnek tartalma; nincs kezemnél szöszszerinti másolata, de mondhatom, hogy a benne kifejezett igazság és érzelem meghatották a szíveket és a szónoknak szép szavaiért a legmelegebb rokonszenvből és jól kiérdemelt szerencse-kívánatokból bőségesen kijutott.

A város ligetében ünnepély és ismét ünnepély. Tüzi-játék, melynek lángjai a francia nemzeti színekben ragyognak, zene, pezsgő, ováció Lessepsnek, ölelkezések, s ki tudná végét, ki tudná mindent.

S aztán, hej, a gőzös amugy prózaiasan elragadott innen és elvitt Budapestre. Tehát vége! De bánatos percz az, ha azt mondjuk: vége!

De nem a! Várjunk csak! Négy órakor reggel Czeglédre érünk. Az indulóházban ezerötszáz ember vár bennünket zászlókkal és lobogókkal. A mint megpillantják a mozdonyt, a zenészek rázendítik a Marseillaiset. Dörzsölgetjük szemeinket és leszállunk. Egy fiatal leányka virágcsokrot szánt Lessepsnek. Nem akarván felverni álmából az öreg urat, Ulbach Lajos megköszöni Lesseps nevében a lányka szivességét.

A lányka kérdéseivel ostromol bennünket és elkéri névjegyünket. «Francia urak — mondá — szeressenek minket, mert a magyar szereti önöket. Nos, mondják, szeretik-e önök a magyart?»

«Kisasszony, azért jöttünk ide, mert szeretjük a magyart.» — «Tehát ellátogatnak hozzánk még többször is?» — «Kisasszony, valamennyiünk nevében becsület-szavamat adom rá.» Megcsókoltam lopva, mire a lányka elszökött. Tapsolták ezt a jelenetet és a vonat elindult. S azt hiszik, hogy Budapesten amugy könnyü szerrel elbocsátanak?

Ismételve kijelentem: Parisis szépen tolmácsolta a francia küldöttség utazásának nagy és világraszóló jelentőségét. Ha valaha hazafiúi keblünk élénkebben dobogott, ugy ez utazásunk alatt történt. S ha valaha megértettük hazánk nagyságát és hivatását, ez akkor volt, midőn látuk ezt a nemzetet zömében, valamennyi osztályainak egyvelegében, ezt a bátor, büszke, művészi érzékű és a művelődés iránt lelkesedő népet, mint tódult felénk, rokonszenves érzelmeinek adván zajos kifejezést. Biztató jel a 89 sikeréhez. Igenis, Magyarországnak köszönhetjük az első revanchet, a revanche beköszöntőjét. Sziszegjete csak, sziszegjete, ti Bismarck varangyai! Sziszegéstek zaja kellemes nekünk, szépen szól az a magyarok éljenei mellett.

Hálával tartozunk mindnyájuknak, hálával Pulszkynak, a nagy hazafinak és Kossuth társának, a nagy tudósnak, kinek tekintélye folyton istápolta bennünket. Köszönetet derék és szeretetreméltó fiának, Pulszky Károlynak, Poprád érdemes képviselőjének, ki szép kirándulásainknak ügyes szervezője, fáradhatlan kalauza és szeretett vezére volt. Tiszteletteljes üdvözlétünket Pulszkyné urhölgynek, a nagy művésznőnek, az igézet fejedelemnőjének! Köszönetet Horváth urnak és többi képviselőtársainak, kik elkisértek kerületeikbe! Köszönetet Tolnay urnak, a magyar vasutak

igazgatójának, ki irányunkban való készségét soha sem tagadta meg tőlünk. Köszönetet a városok és községek képviselőinek. Köszönetet az összes magyar sajtónak, melynek körében mai napság annyi jó barátot üdvözölhetünk. Köszönetet mindnyájuknak és sokaknak még, Loesásának meg azok, kiknek neveit e hosszú felsorolásban elfelejtettem.

S annyi bámulatos jelenet hü elbeszélése után engedjék meg, hogy záradékuul még ideigtassam azt a pár szót, melyet e sorok írója, nem lévén szónok, Szegeden a lakoma alkalmával leolvasott.

«Négy éve mult, hogy a nemzetközi irodalmi és művészeti társulat által vezetettve, először jöttünk Magyarországra. Magyarországot meglátni és megszeretni egy-ugyanaz volt a francziákra nézve. Megszerettük, mint a hogy ő szeret, őszinte, büszke és loyális szeretettel. És amiképen nyilt szivvel fogadott minket ő, úgy engedték mi át magunkat neki.

És ama napon, melyen a magyarok eljöttek Párisba, szivünk fokozottabb dobogásán éreztük, hogy régóta távol levő testvéreinket láttuk viszont.

Ma mi tértünk vissza. Mert megvalósul ifjuságunk álma. A népek legalkalmasabb tolmácsaikat, az írókat, művészeket, tudósokat küldik egymáshoz követségbe, s a mi társaságunk feje ama nagy francia hazafi, ki a jelen században legjobban készíti elő a jövő századok gyakorlati és termékeny testvérisülését.

Egykor távozva Budapestről, barátainktól, a magyar íróktól és művészektől e kiáltással, mint a viszontlátást jelző kiáltással bucsuztunk el: *Éljen Francia-Magyarország!*

Most, hogy visszatértünk, az első pillanatban megható, fényes inkarnációjában Francia-Magyarország volt az első, ki «hozott isten»-t kiáltott felénk, ama fiatal lothringiai árva személyében, kit a háboru után Magyarország ölelt keblére.

Az eszményi országból reális ország lett. Egy hét óta ebben a Francia-Magyarországban oly kettős életet élünk, mely eddig páratlan volt, csodás, hallatlan, magasztos, kétségkívül a jövő

emberiségét, mely abban már nyilvánkozik, de mely korunk embereinek borzasztó küzdelmeiket fog okozni.

Te vagy az, kedves Francia-Magyarország, a jövőidő idők reménye, mely előtt megújítjuk örök hűségünk esküjét. Téged fognak a mi magyar testvéreink feltalálni nálunk is, ha majd neemsokára viszontlátjuk őket Párisban.

Tied szívünk, tied bánatunk, tied reményünk, hitünk, odaadásunk. — Éljen Francia-Magyarország!

A budapesti nemzeti kiállítás.

I.

Hivatkozom valamennyi utitársamra, ki velem együtt járta be Árpád honát, Marteau és Blavet urakra, a francia kormány küldötteire, s mindazokra, kiket az értelmes kíváncsiság vezérelt: egyikük sem fogja megczáfolhatni azt a véleményemet, hogy a budapesti kiállítás nemcsak nagyjelentőségű történelmi esemény, hanem egyttal a párisi kiállítások óta Európában látott kiállítások legszebbike, szigoruan véve e szó művészeti értelmét.

A kiállítás történelmi jelentősége kétségtelen volna, még ha a nagy mű rendezése csak félig sikerült volna is. Mindaz, a mi fejlődési stádiumot jelez, oly nép életében, mint a minő a magyar nép, nem kerülheti el a világ figyelmét, de fontos különösen Franciaországra nézve, mely soha sem méltányolhatja eléggé Kossuth és Petőfi honfitársainak büszke, önzetlen és férfias barátságát.

Fájdalom nálunk talán egy kissé hanyag figyelemben részesítették ezt a rendkívüli és nevezetes tényrt: az első magyar nemzeti kiállítás megnyitását Budapesten, az országnak annyira megszépült fővárosában, mely valamikor,

s tán nem sokára, e föld fejedelmi pompájú városai között számot fog tenni.

De többet mondok. Magyarország nemzeti kiállítása nemcsak nevezetes kísérlet és méltó az általános ösztönzésre, hanem oly sikert, s mondhatom, jogos sikert mutat fel, mely kiérdemelheti a nemzetek bámulatát. E zseniális törekvése által Magyarország egy csapással helyet foglalt mind ama nemzetek élén, a melyekbe a civilizáció némi reményt helyezett. Egyszerre kitárult multjának egész nagysága, jelenének erőteljes rohama és ama pompás várakozás, melylyel jövője biztat.

Kedves Magyarországom, ugy a törekvéседért, mint a sikeredért kétszeresen bravot mondhatok és ezerszer hangoztathatom az Éljent.

A budapesti nagy kiállitást többször megelőzték Magyarhonban dicséretes, de hézagos kísérletekkel. A mint Magyarország ismét szabadon lélekzetet vőn, alkotmányának helyreállitása után megfogamzott a vágy egy ily nagy, terjedelmes kiállitás után, mely minden nemzetnél a gazdagság és tehetség leltára, a haladás erőmérője gyanánt tekinthető.

Kecskeméten 1872-ben volt egy első, de fogyatékos kiállitása a gazdasági és ipari termékeknek.

Egy második Szegeden rendeztetett 1876-ban és alig tudta egyesíteni az Alföld termékeit.

Az 1879-ben Székesfehérvárott szervezett kiállitáson pedig csak a Duna jobbpartján levő megyék valának képviselve.

E két utolsó kiállitás mindegyike csak a Szent-István birodalmának egyik részét képviselte és a hármak egyike sem egyesité magában áttekinthető módon, a művészetek.

tudomány, ipar, bányák, közoktatás, közegészségügy, a közlekedés stb. általános képét. Az alig kielégítő, de tanulmányos három kiállítás után egy valódi, nagyszabású nemzeti kiállítás utáni vágy mindinkább növekedett, s az 1885-iki mű kezdeményezőit folyton támogatta és ösztökölte a közvélemény ellenállhatatlan áramlata.

A valódi kezdeményezők az *Országos Iparegyesület* tagjai valának. Gyorsan cselekedtek s Budapest városának tevékeny támogatása csakhamar biztosítva lön számukra. Az ügy a kormánynak felterjesztetvén, a miniszterium azt annyira sürgősnek tekintette, hogy a legsúlyosabb felelősséget elfogadván, a mű igazgatására vállalkozott; mindamelllett azonban tág tért engedett a kezdeményezők befolyásának és segédkezésének. Az 1883-ban elfogadott törvényezikk a kiállítást közhasznú nemzeti ügynek nyilvánította s azontul egy tekintélyes és a haladásnak hódoló kormány hatalmas befolyása működött közre, minek következtében az ügy gyorsan és biztosan haladott végdiadala felé.

A királyság összes városi testületei vetélkedtek buzgóságban és serénységben, a népség valamennyi osztálya mintegy felvillanyoztatván a kormány hathatós példája által, hozzájárult minden erejéből a közös munka sikeréhez.

A fővárosban az alpolgármester Gerlóczy ur vezetése alatt külön bizottság alakult, mely sem időt, sem fáradságot nem kimélt. És a kormány magát ilymódon támogattatva látván minden oldalról, megkettőztette erélyét és buzgóságát, olyannyira, hogy a kiállítás, bátran mondhatjuk, magában foglalja a nemzet összes működő tényezőit.

A kiállítás elnöke Matlekovich Sándor ur, a kereskedelmi miniszterium államtitkára, Magyarországnak egyik legkiválóbb férfja, értelmes hazafiság, tág látkör és élénk érzéke a haladás eszméje iránt képezik kiváló tulajdonait.

Alelnöke az iparegyesület elnöke, Zichy Jenő gróf ur, kinek neve méltán foglal helyet Magyarország legtiszteltebb és legnépszerűbb nevei között.

A kiállítás igazgatója Schnierer Gyula osztálytanácsos ur, kinek fáradhatlan tevékenységét és szakavatottságát számtalanszor volt alkalmunk méltányolhatni; ezuttal kifejezzük neki legmélyebb köszönetünket azért, hogy a nagy mű részleteibe szeretetreméltó türelemmel beavatni sziveskedett.

Két titkárral rendelkezett: az egyik Balogh Vilmos miniszteri titkár ur, a másik Toldy Ferencz tanár, első-rangu tudós, encyclopedikus elme, kinek barátsága által rendkívüli módon megtisztelve érezzük magunkat. A kiállítás sokat köszönhet az itt elősorolt férfiak hatalmas és összevágó működésének.

A 17-es bizottság a vidéken apostolkodott, nagyszámu helyi- és szakhizottságok alakultak, mindezek egyetemben a kiállítási irodával bámulatosan vezették az ügyet a végsiker felé.

Oly sikerrel működtek, hogy a kiállítóok száma, melyre nézve az előirányzat mint maximumszámot 3000-et vett fel, meghaladja a 10,000-et. A telket, mely a tervben 172,272 négyszög méterben volt megállapítva, ma 300,000 négyszög méterre kellett kiterjeszteni. A költségvetést, mely eleinte 1.200,000 forinttal volt előirányozva, megfelelő arányban kellett megtoldani.

E számok, melyeket jövő czikkünkben még egyéb adatokkal fogunk kipótolni, magukban véve kitüntetik a budapesti kiállítás nagyjelentőségű fontosságát, s történelmi és közgazdasági nevezetességét, nagyszerű fényt és pompáját, melyet sok más közül megbámulhattak a francia vendégek is.

II.

Van a budapesti nemzeti kiállításon 101 csarnok.

E szám eleget mond. S az épületek nem hogy elszórva volnának: valóságos művészi érzékkel csoportosították azokat a budapesti szép városligetben. Régóta ismerem ezt a városligetet és még késő ősszel letarlott fáival és sáros utczáival bátran kiállhatja a versenyt a mi Bois de Boulogne-unkkal. Láthatók ott szép lugasok, százados fasorok, bájos tavak, pompás növényzetek, tágas tisztások és egy jól berendezett állatkert. Sok kényelmes ut vezet a liget felé: legszebb az Andrássy-ut: akár egy diadalmenetnek szánt kettős palotasor, nemes stylben készült vonzó külsejű épületekkel; s ezek különben (gyönyörködtetnek, mint boulevardjaink minden változatosságot és stylt nélkülöző egyforma nehézkes és dísztelen házaikkal, melyekről azt hinné az ember, hogy valamely rengeteg nagy gépből kerültek ki százával.

A csarnokok egy része, s pedig nem a legesekélyebbike, tul fogja élni a kiállítást; ez mondható első sorban a nagy iparpalotáról, hol a magyar iparnak mintegy synthesysét láttuk összpontosítva: maradandó lesz még, ha nem csalódom, a szépművészetek palotája könnyed és

csinos velencei renaissance-styljével, gyönyörű majolikáival, remekül kifestett szép nagy termével; továbbá a királyi csarnok, az építészet e gyöngye, melyben a nemzeti ipar remekei pompáznak.

A mi a művészetet és ízlést illeti, semmivel sem állnak hátrább ama nagyszámu svájcei stylban épült pavilonok, melyek a gazdasági termények, a virágok és gyümölcsök, a közoktatásügyi tárgyak, a házi ipar, a mezei munka, a borok, a gépek és külföldi tárgyak befogadására valának szánva; de fájdalom, mind e csinos épültre a lerombolás sorsa vár. Felemlitendőknek tartom még a tágas és változatos stylben épült csarnokok közül az erdészeti, a keleti, a közlekedésügyi, a horvát és a fővárosi csarnokot, továbbá a hangversenyek nagy termét, az ebédlőt és mit tudom én, még hány csinosan berendezett helyiséget.

Nincs a világon élénkebb, vidámabb, csábitóbb látvány, mint e rengeteg előcsarnok, a hol a számos kávéház és vendéglő egymást éri, s hol déltől éjfélig egyre szól a czigányzene és alkonyat táján a harsogó és kitűnő katonai zenekar hangjai mellett Budapest legkiválóbb társasága egybegyül. És ne feledjük, hogy e bűvös-bájos helyen nem igen tudják, mi az éjszaka, mert minden este el van árasztva a legfehérebb villanyfényvel, melyet egy magyar mérnök leleményes és tökéletes készüléke oly sikerülten állandósított, hogy a legszebb holdvilágfénynek vélné az ember.

Esténkint mennyi nép sétál e csinos medenczék között, hol a szökellő vizsugarak visszfényében mosolyognak a villanyos virágok; mennyi hallgatója akadt a fáradhatlan hegedűsöknek, mennyi látogatója a későn felnyitlt csarno-

koknak! Mert egyik érdeme és mondhatom, ritka érdeme a budapesti kiállításnak az, hogy derekasan betölti és élénkíti életének rövid tartamát; nem vonul vissza s nem száll a tyukokkal együtt esti pihenőre, a mint ez a párisi kiállításnál volt szokásban.

Daczára a nemzeti kiállítás kizárólagos magyar jellegének, mégis befogadta kellő mértékben a külföldről jövő czikkeket is, jelesül, a mint hogy az igazság követelte. a külföldön élő magyar munkások és művészek küldeményeit; de helyt adott a más országból küldött tenyészállatoknak a végből, hogy a magyar gazda összehasonlító tanulmányok útján felvilágosíttassék a más országban esz-közölt mezőgazdasági haladásról.

Ezenkívül a budapesti kiállítás a munkagépeknek, találmányok- és javításoknak volt szánva egy külön nemzetközi osztály. Célja volt bemutatni azokat a szerszámokat, melyek segítségével a kisipar kiállhatja a versenyt a nagyipar mellett.

A kiállítók ismertetik gépeik, javított szerszámaik és találmányaik előnyeit: a magyar iparosok szüntelenül tanulmányozzák a kisiparnak annyira nélkülözhetlen készülékek tökélesítéseit: mert a kisiparnak mindig szüksége leend a kézi munkára és nem fogja azt teljesen leszorítani a gyáripar.

Ebben a 2210 négyszögméternyi csarnokban, mely Gergersen építész ur terve szerint épült és 60 ezer frankba került, körülbelül 188 idegen kiállító tette ki közszemlére czikkeit. Közöttük felemlítendő különösen honfitársunk Arbey ur. Szerszámkészítő és fűrészelő gépei lekötötték Lesseps ur és a francia vendégek figyelmét. Bizony jó volna, ha honfitársaink között többen akadnának, kik kö-

vetnék Arbey ur példáját. Róla mondhatjuk, hogy a francziák legkozmpolitikusabbja és a világpolgárok legfrancziábbja. Ez évben kiállította czikkeit Budapesten, Magyarország szép fővárosában. miután ugyanez ország egyik megyéjében, Zemplénben szépen virágzó iparvállalatot alapított: kiállított Antwerpenben, a hol kiállítási érdemjelet nyert: Párisban a munkaeszközök kiállításán, a hol minden vasárnap huszezer látogató bámulja Arbey faczipót és butorfaragványt készítő gépeit. A francia küldöttek között alig volt nálánál lelkesebb és jobban megilletődött férfit: neki köszönhetjük jobbra azt a keveset, a mivel tapasztalatainkat öregbithettük Árpád honában tett pompás, de rövid utazásunk alatt.

S ő volt az, ki a Dobos-féle vendéglőben a Budapest városa által rendezett bucsulakománkon mondotta a legjellemzőbb és a legnagyobb feltűnést keltett beszédet annyi sikerült felszólalás után. Ez utazásunkban, mely a művészetnek, politikának, testvérisülésnek és lelkesedésnek volt szentelve, csak egyszer érintett a közgazdaság kérdése; világosan és szabatosan tárgyalta azt egy francia iparos, Arbey ur. És ezt kellő időben érintette, éppen akkor, midőn a Magyar- és Franciaország között felmerült vámkérdés annyi kényes tárgyalásra ad okot, épen az arlbergi alagut megnyitása után, mely Helvétian át, az ellenszenves Németország mellőzésével, egyenesen összekapcsolja Magyar- és Franciaországot, két országot, mely arra van teremtve, hogy egymást megértse.

A magyar sajtóban természetesen az említett beszéd élénk megvitatás tárgya volt, s mi részünkről nem ajánlhatjuk eléggé a francia sajtó figyelmébe, mert e beszéd egy bölcs és hazafias francia műve.

III.

Igen érdekes és nevezetes az építő-iparnak és ennek testvérágának, a bányászatnak külön kiállítása. Hisz Magyarhon oly gazdag a fém-, ércz- és kőszénbányákban. A vasgyárosok legkiválóbbja, a mint mondják, Andrássy Manó gróf ur, ugyanaz, ki minket annyi előzékenységgel fogadott Dobsinán, vidéki diadalutunk első állomásán. Magyarország dús-gazdagjai között a második helyet foglalja el: övéi még a waggonok is, melyeken áruit szállítja.

Említsük még hamarosan a Ganz és társa czéget: Magyarországon három vasgyárral dolgozik: különösen a waggon-kerekek gyártásában remekel, s a mi Páris-Lyon-Méditerranée vasuti társulatunk nagy becsben tartja az innen kikerült kerekeket sikerülten szilárdított küllői miatt. A Ganz-vállalat újabb időben a villamos készülékek előállításával foglalkozik és pedig nagy sikerrel, s neki köszönhető, hogy a budapesti kiállítás a turinival együtt az első, mely a villamfényt alkalmazta világításul: mondjam-e még, mily bámulatos sikerrel?

Minden gazdasági kiállítás egyik majdnem nélkülözhetlen függeléke a tenyészállatok és ekék versenye. Sziveskedjenek csak megtekinteni ez óriási szarvasmarhákat, melyeknek szarvai az eget bökdösik, vagy e pompás lovakat, s nem csodálkoznak azon, hogy a mezőhegyesi örökké emlékezetes napon a lelkesedésnek egy sajátzerű neme szállott meg bennünket.

Hát még az erdő! Ah, önök bizonyára tudják, mennyire

szép, mennyire gazdag és rengeteg a magyar erdő. Az ut szélén felhalmozott hatalmas törzsek és szálfák mind-megannyi pompás szemelvényei a magyar fatermelésnek; számban és felszerelésben aligha láttak ehhez hasonló gyűjteményt; és a csarnokban, a szem egy pillantással felülvélvén a különböző szállítási eszközök remekeit, csakhamar megakad a Rudolf királyfi vadászati troféusain.

Beh szeretnők még felemlíteni mindama népismeai adatokat és a művészi szemet kápráztató dolgokat, miket a keleti, román, szerb és bosnyák csarnokok nyújtanak; ez utóbbi csarnok szervezésére a magyar kormány, könnyen érthető okokból, kiváló gondot fordított.

Hosszasabban szólnék még a szépművészetek kiállításáról, mely annyira változatos, annyira fényes és oly sok szép reménnyel biztat. De fájdalom, az idő rövidsége miatt csak futtában szemlélhettem azt. Eh, mit, ráismer az ember régi barátjára, nem kell ahhoz hosszas szemlélgetés.

S csakugyan, ez eredeti és erőteljes hajtásu művek rávallottak a magyar művészetre, régi barátomra, kivel első és szerencsés találkozásom akadt Párisban. Elolvashatják ennek történetét a «*Voyage au pays des peintres, Salon de 1878*» című művemben. Másodizben hosszasabban és behatóbban ismerkedtem meg vele Budapesten jártamkor és a «*Gazette de Hongrie*» 1881. évfolyamának utolsó számaiban ez ismerkedés után fakadt hő érzelmeimről vallomást is tettem. Ráismertem a Munkácsyak, Benczurok, Bruck Lajosok, Ebnerek, Keletiek és Paczkák egyéni és lelkesítő alkotásaira, s még annyi másra, kiknek neve nem jut a tollam hegyére, de azért minden párisi salon-évadban számot adok tett haladásukról. Fejlődésük gyö-

nyörködtet, de meg nem lep: megjósoltam én azt jó előre!

De minek is töprenkedjem meddő sajnálkozással. Mikként Ahasver mesterem, úgy én is mondhatom:

Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

S aztán, mire e sorok napvilágot látnak, ez esztendő napja leáldozik, a városliget hullatja levelét, a csarnokok elmállanak a munkások könnyörtelen csákányütései alatt és e hézagok csak elkésett köszönete lesznek annak a francia-magyaroknak, ki kegyeletesen megemlékezik a legkedvesebb és legbájosabb kiállításról.

S végül hadd resumáljuk vagy inkább hadd ismételjük az eddig mondottakat.

A rendkívül szép és bámulatraméltó budapesti kiállítás nagy jelentőségű úgy Magyarország, mint Európa történelmi fejlődésére nézve. Első sorban jelzi, hogy az önállóvá lett Magyarország folyton gyarapodván, elérte végre, nem mondom a civilizáció színvonalát, mert a magyar civilizáció az európai civilizációk egyik legregebbike, hanem elérte az ujkori haladás magaslatát, melynek uttörője kelet felé. Hányszor mondották Budapestről: «Ihol már a kelet!» O, igen, s erre büszke lehet Budapest.

Jövőre ezt a megjegyzést megtoldják, utána tévén, hogy: «De azért mégis Occidens!»

Kitartó, büszke és szabadságszerető faj, művészi érzéssel és rendkívüli elsajátító képességgel bíró nemzet, mely rész és erős a béke munkájában, valamint a hadban, s Európa legfontosabb stratégiai pontját elfoglalván: a ma-

gyar elvégre rést ütött a vastag germán kérgen és így helyreállította a szellemi és politikai kapcsolatot a nyugattal és különösen hasonszellemű testvérével: Galliával.

Mire képesek vállvetett működésben magyarok és gallok, ha megértik egymást, a jövő majd megmutatja. De a mit ma mutat, határozot'an bizonyítja, hogy művészetben, tudományban, iparban és politikában a magyar el-
tétpte a járszalagot. Magyarország magyarrá lett: függetlenné lesz, *Ungaria fara da se*.

S neked, imádott Magyarhon. üdvözet és testvériség, most és a jövőben.

